

BULLETIN D'INFORMATION

25^{ème} année - n° 78

Mai 2006

Sommaire

Éditorial (p. 2)

Cinq publications

- la nouvelle Pléiade (p. 3)
- les actes du colloque d'Amiens (p. 11)
- le livre de Jacqueline Lévi-Valensi (p. 12)
- l'ouvrage de Pierre-Louis Rey (p. 12)
- le n° 7 de la revue camusienne japonaise (p. 13)

Manifestations

- le colloque de Tipasa/Alger (p. 14)
- la réunion de la section japonaise (p. 22)
- le projet Gênes-Rome (p. 22)
- le colloque de Madison (Wisconsin) (p. 23)
- l'exposition d'Aix-en-Provence (p. 25)
- les Rencontres méditerranéennes de Lourmarin (p. 27)

Contributions

- Une polémique de Camus (p. 28)
- Respirer la Méditerranée (p. 31)
- Chronique philatélique (p. 38)

Actualités camusiennes (p. 41)

Commandes de livres (p. 50)

Bulletin de (ré) adhésion (p. 52)

ISSN 1762-4983 – Secrétariat : M. T. Blondeau, 18 avenue René Coty 75014 Paris – France.

Éditorial

Le printemps est camusien, résolument. Des publications et des colloques majeurs ont manifesté avec éclat l'actualité de Camus, et son universalité. Certes, cela ne va pas sans débats, parfois houleux ; mais Camus, qui a toujours prôné le dialogue, n'a jamais été l'homme du compromis ! La force de sa pensée et de son style se rit des tentatives de récupération lénifiante ou faussement consensuelle ; elle permet en revanche que se tissent des fraternités par-delà les préjugés et les blessures.

Plus on parle de Camus, plus la tâche de la SEC est large et urgente. Les « études camusiennes » impliquent que nous revenions inlassablement aux textes, pour les comprendre, les éclairer, les faire lire, avec le mélange de rigueur et de ferveur qu'ils réclament. Nous voudrions mieux connaître et faire connaître les travaux en cours dans le monde entier (thèses, mémoires, essais, articles...). Alors une suggestion : menez une enquête dans votre région, votre pays ; envoyez-nous ces indications et nous les publierons dans les prochains Bulletins : la communauté camusienne prendra conscience de sa vitalité intellectuelle.

Mais les « études camusiennes », ce sont aussi les initiatives de toutes sortes qui font découvrir Camus à des lecteurs, à des publics très variés : les uns s'émerveillent de la proximité de cette voix et de ce rapport au monde ; les autres y trouvent des outils pour penser le présent (ainsi, dans ces derniers mois, l'opposition entre révolte et révolution...) ; d'autres savourent l'écriture ; d'autres encore...

La SEC se veut l'écho de cette vie multiple ; elle doit aussi soutenir les initiatives. Nous assistons avec joie à l'éclosion de futures sections locales dans tel ou tel pays. De colloque en réunion, nous lions amitié avec de jeunes camusiens : la relève se prépare, elle sera somptueuse !

Dès maintenant, retenez la date du **samedi 18 novembre : notre Assemblée générale** aura lieu à Paris ; elle sera l'occasion de faire le point sur ces avancées et sur les projets de tous ordres. Parmi ceux-ci, le cinquantième anniversaire de l'attribution du prix Nobel à Camus nous permettra de réfléchir ensemble... à Barcelone, sans doute ; mais le prochain Bulletin (en octobre) vous en dira plus.

Je vous souhaite à tous un très bel été.

Agnès Siquel

Cinq publications camusiennes, ce printemps

Un effort de longue haleine : la nouvelle Pléiade Camus

I. La première Pléiade

En 1999, dans une émouvante série d'articles rétrospectifs qui furent aussi son testament critique¹, Roger Quilliot, à qui nous devons la première édition de la Pléiade (tome I : *Théâtre, récits, nouvelles*, 1962 ; tome II, avec la collaboration de Louis Faucon : *Essais*, 1965), en a présenté les étapes de la préparation et les problèmes de méthode qu'il s'est posés. Il y décrit ses contacts avec "un quarteron de conseillers" (p. 129), à savoir Jean Grenier, Roger Grenier, René Char et Jean-Claude Brisville.

Jean Grenier, dont les relations avec Camus étaient "assez étranges [...] était un peu comme une poule qui a couvé un canard. Il s'enorgueillissait de cet élève qui pouvait en remonter au maître, qui en tout cas le dépassait en notoriété. Il était le père, le maître et entendait qu'on le sût." (p. 130) Tout en fournissant de précieux détails biographiques à Quilliot, Grenier "accepta de [lui] faire lire leur correspondance [avec Camus], mais en en soustrayant quelques lettres qui paraîtraient dans le recueil publié ultérieurement, notamment certaines de celles qui concernaient l'adhésion de Camus au Parti Communiste. De là, les flottements sur les dates d'entrée et d'exclusion dans les premières éditions (les camarades de Camus [lui] donnèrent de leur côté des dates divergentes). Grenier ne [lui] permit qu'une consultation limitée de ses lettres, sur place, sous son regard." (*ibid.*)

Roger Grenier fut consulté en tant qu'ancien collaborateur à *Combat*. C'est lui qui aida Quilliot à identifier "avec une quasi-certitude" (p. 130) les éditoriaux qui revenaient à Camus². C'est aussi lui qui fournit d'importantes précisions sur le passé résistant de *Combat*, sur les conditions de travail au journal, les rapports entre Camus et Malraux, enfin, sur leurs retrouvailles chez Gallimard.

L'amitié fraternelle qui liait Camus et René Char promettait de faire de celui-ci une source particulièrement précieuse. Mais, nous dit Quilliot, au premier contact il dut constater que le poète "[le] dépassait un peu" (p. 131) et ce non seulement par sa taille. En revanche, Char lui "confia sans barguigner le manuscrit³ de *L'Homme révolté*" (*ibid.*) qu'il lui permit de consulter à loisir.

Brisville, enfin, l'auteur de la première étude sur Camus (1957) que celui-ci appréciait, avait "des attaches algériennes et partagé les difficultés de la tuberculose" (p. 132). Les contacts que Quilliot a eus avec Brisville semblent avoir été plutôt limités puisqu'il n'a pu "ni confirmer ni infirmer" l'information rapportée par *Who's Who* selon laquelle celui-ci "avait été le secrétaire de Camus de 1957 à 1959" (*ibid.*)

Pour retracer les pistes au-delà de ce "quarteron de conseillers", Quilliot a consulté systématiquement les proches de Camus, en premier lieu Francine Camus, vraie collaboratrice qui "veillait" (p. 132) et avec qui il a préparé la publication des deux premiers tomes des *Carnets*. Il y avait aussi le cercle d'amis et l'entourage à la fois personnel et professionnel, la confrérie de Camus : Robert Gallimard, source de maints précieux détails, Brice Parain, Suzanne Agnely, la secrétaire et "l'une

¹ Voir "Roger Quilliot fait le point" in *Albert Camus 18* (Lettres Modernes), 1999, pp. 109-41, en particulier le troisième article : "La 'Pléiade'", pp. 129-41.

² Depuis, ce travail a été refait magistralement par Jacqueline Lévi-Valensi dans son *Camus à "Combat"* (*Cahiers Albert Camus* 8, 2002).

³ On renvoie communément au "manuscrit Char" qui est en fait une dactylographie reproduisant le texte de la main de l'auteur, donc un vrai manuscrit, déposé à la bibliothèque universitaire de Harvard. Pour de plus amples informations sur ce "manuscrit de Harvard", voir la Notice de *L'Homme révolté* dans le t. III de la nouvelle Pléiade, à paraître).

des clés de l'écheveau Camus". Elle "avait longtemps détenu, sinon le manuscrit, du moins les première et seconde frappes des six dernières années" et "en savait long sur les liaisons de Camus et ne les comptait plus." (pp. 134 et 135). C'est aussi grâce à elle que Quilliot a pu retrouver Simone Hié qui s'était remariée avec un médecin parisien. Elle lui a fourni des précisions sur le voyage fatal en Europe centrale, en été 1936, que sa mémoire défaillante rendait cependant douteuses. Viennent s'ajouter à ce cercle de connaissances et d'amis Jeanne-Paule Sicard, coéquipière du temps des *Théâtres du Travail et de l'Équipe*, Christiane Galindo, "qui avait dactylographié le roman long-temps inédit qu'était *La Mort heureuse*" (p. 137), Edmond Charlot, le premier éditeur de Camus, enfin, l'écrivain et ami Emmanuel Roblès. Par ailleurs, après maintes hésitations, le contact a pu être établi avec Maria Casarès, l'"extravertie" et Catherine Sellers, l'"introvertie" (p. 138). Celle-ci détenait "un texte raturé et corrigé des *Possédés*", celle-là "gardait précieusement une dactylographie du *Malentendu*" (*ibid.*). Du côté des grands journalistes, la quête se compliquait. Quilliot a bien su retrouver Pascal Pia, et ce bien qu'on lui déconseillât le contact. Mais l'ancien patron de Camus ne lui a en fin de compte pas livré grand-chose. En revanche, ajoute Quilliot, il ne peut que regretter de ne pas avoir cherché à rencontrer Jean Daniel. Ayant évité délibérément le contact avec celui-ci parce qu'il pensait que "l'Algérie, leur patrie à tous deux, sépara les deux hommes", il admet une "maladresse" que Daniel ne "lui pardonna jamais tout à fait" et dont il a connu les effets (p. 140).

C'est non sans fierté justifiée que Quilliot peut constater, "en ce début d'automne 1997", que "les deux tomes de la 'Pléiade' font encore autorité." Et d'ajouter dans une note: "Il y a trois ans¹ une nouvelle édition avait été envisagée, sous une autre forme. Pressenti, je déclinai, considérant qu'il y avait d'autres critiques au regard plus neuf. Jacqueline Lévi-Valensi et Raymond Gay-Crosier furent sollicités. Le projet demeura sans suite." (p. 141) S'il est vrai que le premier projet d'une nouvelle Pléiade n'a pas abouti, Roger Quilliot, disparu abruptement en 1997, n'a pas pu assister à sa renaissance, trois ans plus tard. La relance s'est avérée à la fois lente et systématique.

II. La nouvelle Pléiade

Selon un document des archives de la nouvelle Pléiade, daté du 23 mai 2000, un premier plan général a été arrêté, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, au cours du printemps de cette même année. À l'instar du projet qui n'avait pas abouti, la publication des *Œuvres complètes* de Camus en quatre volumes allait suivre une structure chronologique. Figurent également dans l'itinéraire envisagé les noms des principaux spécialistes susceptibles d'être pressentis. L'attribution rapide des textes à ceux qui avaient accepté a assuré un début immédiat des travaux de recherche. Le 19 janvier 2001, les collaborateurs (pour les noms, voir les tables des matières ci-dessous) se sont réunis une première fois aux Éditions Gallimard. Cette date marque pour ainsi dire la relance formelle du projet de la nouvelle Pléiade Camus. Le propos de cette réunion à la rue Sébastien-Bottin était d'articuler le protocole éditorial pour l'établissement des textes et la préparation de l'appareil critique (les notices, notules, notes et variantes). C'était aussi l'occasion de familiariser les collaborateurs avec les règles et les horaires du Centre de documentation Albert Camus à la Bibliothèque Méjanès à Aix-en-Provence qui, sous la direction de Marcelle Mahasela, avait repris et recatalogué le Fonds Camus déposé auparavant à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) à Paris.

Ce Fonds Camus est le dépôt principal des manuscrits (ou photocopies des manuscrits), de la correspondance et de nombreux documents assortis. Le catalogue, préparé et périodiquement mis à jour par les excellents soins de Marcelle Mahasela, répertorie, d'une part, la correspondance par ordre alphabétique des destinataires et, d'autre part, les écrits de Camus sous toutes leurs formes

¹ Roger Quilliot, qui est décédé quelques jours seulement après avoir remis son article, ne pouvait pas savoir que ce premier projet remonte en réalité à 1990 et non pas à 1994. Selon les dossiers de l'époque, l'annulation du premier projet date d'octobre 1991.

(manuscrits, dactylogrammes, feuillets détachés, pages de cahier, etc.). Y sont joints, selon leur appartenance thématique, des documents contextuels dont la source et le nombre varient de catégorie en catégorie. Incomparable trésor d'informations, le fonds est organisé selon le schéma suivant: 1. Théâtre; 2. Romans; 3. Essais; 4. Publications posthumes; 5. Écrits politiques; 6. Articles; 7. Politique; 8. Conférences; 9. Préfaces; 10. Notes et cours; 11. Notes; 12. Interviews; 13. Radio; 14. Divers. Chaque section compte des milliers de documents rangés dans des boîtes gardées dans des armoires climatisées. Quelques manuscrits ou dactylogrammes se trouvent dans des archives privées ou sont déposés dans des bibliothèques, mais l'essentiel des documents pertinents se trouve aujourd'hui réuni au Centre de documentation Albert Camus qui a été et reste donc naturellement la source d'information principale pour la préparation de la nouvelle Pléiade. Les contributeurs y ont passé ou y passeront (pour la préparation des tomes III et IV) plusieurs séjours de travail, parfois étendus. L'accueil chaleureux et la beauté du site font rapidement oublier la distance qu'il faut parcourir pour s'y rendre.

Dès le départ, s'inspirant d'une méthode de travail que Camus avait élaborée au cours de ses activités théâtrales à Alger aussi bien qu'en France, Jacqueline Lévi-Valensi a insisté à juste titre sur l'esprit d'équipe qui devait guider l'entreprise. À bien des égards, elle incarnait cet esprit. Avec le charme et la persévérance qui lui étaient propres, elle parvenait à mener la barque d'une main aussi douce que ferme et ce malgré la maladie qui ne cessait de l'affaiblir. Dès le départ, la collaboration, plus étroite dans certains cas que d'autres, a été rendue possible par le courrier électronique qui gomme les distances. Plusieurs réunions, tantôt informelles, à l'occasion d'une assemblée de la Société des Études Camusiennes, dont Jacqueline était la première présidente, tantôt plus formelles, à la rue Sébastien-Bottin, ont permis de faire le point, de corriger le tir quand c'était nécessaire et parfois aussi de reprendre haleine. Outre les contributeurs réguliers dont les noms figurent dans les tables des matières, il faut mentionner les collaborateurs discrets sans qui l'entreprise n'aurait pas vu le jour. Catherine Camus n'a pas seulement autorisé libéralement l'accès aux documents et, surtout, la consultation des inédits qu'héberge le Fonds Camus, mais elle s'est mise sans réserve à la disposition des chercheurs qui ont sollicité des renseignements qu'elle seule est susceptible de procurer. Souvent les dialogues entamés au téléphone ou par correspondance se sont poursuivis dans la cour de la Bibliothèque Méjanes à Aix qu'elle visite régulièrement. À l'époque des discussions autour du premier projet de la nouvelle édition, Robert Gallimard, ami de l'écrivain, était encore directeur de la collection de la Pléiade. Au cours de la reprise, quand la maladie a empêché Jacqueline Lévi-Valensi de lire les brouillons des contributeurs, Robert Gallimard a gracieusement consenti à prendre la relève. Maint contributeur a ainsi profité des observations qu'il lui a transmises après lecture des dossiers. Enfin, Agnès Spiquel, élue présidente de la Société des Études Camusiennes après la triste disparition de Jacqueline Lévi-Valensi, a gracieusement accepté de revoir et de compléter la présentation des œuvres de jeunesse que son prédécesseur n'avait pu qu'amorcer.

Les tomes I et II viennent de paraître le 21 avril 2006. La préparation des tomes III et IV, qui a été placée sous la direction de Raymond Gay-Crosier, est déjà bien avancée et suivra le même mode de présentation chronologique. Une seule exception s'est imposée pour des raisons de calibrage : les premiers *Carnets* sont placés à la fin du tome II couvrant la période de 1935 à 1948. Les *Journaux de voyage* retrouvent leur emplacement chronologique dans les *Carnets* et ne font donc plus l'objet d'une publication séparée. Enfin, ces *Œuvres complètes* rassemblent pour la première fois toutes les publications posthumes et les inédits.

Voici donc une version légèrement abrégée des tables des matières selon l'ordre de parution des deux groupes de volumes. Celles des tomes I et II sont bien entendu définitives alors que pour les tomes III et IV il s'agit pour l'instant de plans sommaires sujets à quelques modestes modifications. Dans les deux cas, l'espace limité ne permet que de reproduire les titres des œuvres de Camus (sans sous-titres) et les catégories thématiques des textes complémentaires (sans titres particuliers) qui sont très nombreux.

Tome I

<i>Introduction</i>	(J. Lévi-Valensi)	IX
<i>Chronologie</i>	(P.-L. Rey)	LXIX
<i>Note sur la présente édition</i>		XCIX
RÉVOLTE DANS LES ASTURIES	(J. Lévi-Valensi, R. Gay-Crosier)	3
L'ENVERS ET L'ENDROIT	(J. Lévi-Valensi, S. Novello)	31
<i>Appendices</i> :	[Projet de préface]	73
	L'Hôpital du quartier pauvre	73
	Les Voix du quartier pauvre	75
	[Louis Raingeard. Reconstitution]	86
	Lettre à Jean de Maisonneul	97
NOCES	(Z. Abdelkrim)	101
L'ÉTRANGER	(A. Abbou)	141
<i>Appendices</i> :	Préface à l'édition américaine	215
LE MYTHE DE SISYPHE	(M.-L. Audin)	219
<i>Appendices</i> :	[Sur Husserl et Kierkegaard]	317
	Avertissement (version de 1939-1940)	319
	Lettre à Gaston Gallimard (22 sept. 1942)	319
	Lettre à Pierre Bonnel (18 mars 1943)	320
CALIGULA	(P.-L. Rey)	327
<i>Appendices</i> :	<i>Caligula</i> , version de 1941	390
	Prière d'insérer de l'édition de 1944	442
	Albert Camus nous parle de <i>Caligula</i> . Interview donnée au <i>Figaro</i>	443
	Douze auteurs en quête de personnages. Émission de Renée Saurel	444
	Lettre à monsieur le directeur de <i>La Nef</i>	445
	Préface à l'édition américaine de <i>Caligula and Three Others Plays</i>	446
	Le Programme pour le Nouveau Théâtre	450
LE MALENTENDU	(D. Walker)	457
<i>Appendices</i> :	Prologue dactylographié du manuscrit dit "Bruckberger"	499
	Texte du programme des représentations de juin 1944	504
	Présentation du <i>Malentendu</i>	
	Première version du Fonds Camus	505
	Version du <i>Figaro littéraire</i> (15-16 octobre 1944)	505
	Deuxième version du Fonds Camus	506
	Prière d'insérer de l'édition de 1944	507
	Préface à l'édition américaine de <i>Caligula and Three Other Plays</i>	507
<i>Articles, préfaces, conférences (1931-1944)</i>		
	TEXTES PUBLIÉS DANS <i>SUD</i> (1931-1932) (J. Lévi-Valensi, S. Novello)	511
	ARTICLES PUBLIÉS DANS <i>ALGER-ÉTUDIANT</i> (1932-1934)	547

ARTICLES, PRÉFACES, CONFÉRENCES (1937)	(A. Abbou)		
La Culture indigène. La N ^{le} Culture méditerranéenne		565	
Manifeste des intellectuels d'Algérie en faveur du Projet Violette		572	
ARTICLES PUBLIÉS DANS <i>ALGER RÉPUBLICAIN</i> ET DANS <i>LE SOIR RÉPUBLICAIN</i> (1938-1940)	(A. Abbou)	575	
“LE SALON DE LECTURE” D’ <i>ALGER RÉPUBLICAIN</i> (1938 - 1939)	(A. Abbou)	787	
DOCUMENTS SUR <i>ALGER RÉPUBLICAIN</i> ET <i>LE SOIR RÉPUBLICAIN</i>	(A. Abbou)	853	
ARTICLES, PRÉFACES, CONFÉRENCES (1938-1944) (A. Abbou)			
ARTICLES PUBLIÉS DANS <i>COMBAT CLANDESTIN</i> (MARS-JUILLET 1944) (J. Lévi-Valensi)		911	
ARTICLES, PRÉFACES, CONFÉRENCES (MAI-DÉCEMBRE 1938-1944) (R. Gay-Crosier, Ph. Vanney)		921	
<i>Écrits posthumes</i>			
PREMIERS ÉCRITS (1932-1936) (J. Lévi-Valensi)		941	
Métaphysique chrétienne et néoplatonisme (M. Weyembergh)		999	
LE THÉÂTRE DU TRAVAIL (1936-1937) (J. Lévi-Valensi, R. Gay-Crosier)			
Le Temps du mépris		1085	
Révolte dans les Asturies [renvoi]		1095	
Prométhée enchaîné		1096	LE
THÉÂTRE DE L'ÉQUIPE (1937-1939) (J. Lévi-Valensi, R. Gay-Crosier)			
Le Retour de l'enfant prodigue		1101	LA MORT
HEUREUSE (1937-1938) (A. Abbou)	1105		
<i>Appendices</i> : La Maison devant le Monde		1197	
Sans lendemain		1198	
NOTICES, NOTES ET VARIANTES (contributeurs mentionnés ci-dessus)		1207	

* * *

Tome II

<i>Repères chronologiques</i>	(P.-L. Rey)	IX
<i>Avertissement</i>		XV
LETTRES À UN AMI ALLEMAND	(M. Weyembergh)	3
LA PESTE (1947)	(M.-Th. Blondeau)	35
<i>Appendices</i> : Textes et fragments manuscrits		
Plan provisoire		249
Chapitre II, 1 ^{re} partie (version de <i>ms. 1</i>)		
Récit de la mort de l'enfant suivi du monologue de		251

Rieux. Fragment du chap. I, III ^e partie (version de <i>ms. 1</i>)	256
Commentaire de Stephan sur Thucydide et Lucrèce. Fragment du chap. V, III ^e (version de <i>ms. 1</i>)	258
Journal de Stephan. Chapitre IV, I ^{re} partie (version de <i>ms. 2</i>)	261
Dernier chapitre, IV ^e partie (version du <i>ms. 2</i>)	266
Correspondance de Camus et de Lucette Maeurer	272
Lettre de Camus à L. Maeurer (26 oct. 1941)	
Réponse de L. Maeurer à Camus (1941)	273
Les Exilés dans la peste	275
Les Archives de <i>La Peste</i>	
I. Exhortations aux médecins de la Peste	282
II. Discours de la Peste à ses administrés	285
Lettre à Roland Barthes (11 janvier 1955)	285
L'ÉTAT DE SIÈGE (D. Walker)	291
<i>Appendices</i> : Dernière scène de la I ^{re} dactylographie	367
Les Archives de <i>La Peste</i> [renvoi]	
I. Exhortations aux médecins de la Peste	370
II. Discours de la Peste à ses administrés	370
Préface à l'éd. américaine de <i>Caligula and Three Other Plays</i> [renvoi]	372
ACTUELLES. CHRONIQUES 1944-1948 (Ph. Vanney)	377
<i>Appendices</i> : Projet de préface	497
Conférence au couvent de Latour-Maubourg (1 ^{er} décembre 1946)	502
<i>Articles, préfaces, conférences (1944-1948)</i>	
ARTICLES PUBLIÉS DANS <i>COMBAT</i> (1944-1947) (J. Lévi-Valensi)	515
ARTICLES, PRÉFACES, CONFÉRENCES (1945-1948) (A. Abbou, Z. Abdelkrim, M.-Th. Blondeau, R. Gay-Crosier, Ph. Vanney, M. Weyembergh)	649
<i>Écrits posthumes</i>	
TEXTES ÉPARS (1945-1948) (A. Abbou, E. Kouchkine, F. Planeille, Ph. Vanney)	733
ANTOINE BAILLY. L'IMPROMPTU DES PHILOSOPHES (R. Gay-Crosier)	769
CARNETS 1935-1948 (R. Gay-Crosier)	795
NOTICES, NOTES ET VARIANTES (contributeurs mentionnés ci-dessus)	1129

Il est rappelé que les plans sommaires des tomes III et IV ne sont indiqués qu'à titre provisoire. Leur propos est de donner au lecteur une idée générale de la manière dont l'ensemble de la nouvelle Pléiade a été organisé.

Tome III

<i>Repères chronologiques [1949-1954]</i>	(P.L. Rey)
<i>Avertissement</i>	
LES JUSTES <i>Appendices</i>	(E. Kouchkine)
L'HOMME RÉVOLTÉ <i>Appendices</i>	(R. Gay-Crosier, M. Weyembergh)
ACTUELLES II <i>Appendices</i>	(Ph. Vanney)
LES ESPRITS <i>Appendices</i>	(D. Walker)
LA DÉVOTION À LA CROIX <i>Appendices</i>	(R. Dengler)
L'ÉTÉ <i>Appendices</i>	(Z. Abdelkrim)
<i>Articles, préfaces, conférences</i>	(contributeurs variés)
<i>Écrits posthumes</i> CARNETS 1949-1954	(R. Gay-Crosier)
NOTICES, NOTES ET VARIANTES	(contributeurs mentionnés ci-dessus)

* * *

Tome IV

<i>Repères chronologiques [1955-1959]</i>	(P.-L. Rey)
<i>Avertissement</i>	
UN CAS INTÉRESSANT <i>Appendices</i>	(S. Novello)
LA CHUTE	(A. Abbou)

Appendices

- REQUIEM POUR UNE NONNE (D. Walker)
Appendices
- L'EXIL ET LE ROYAUME (A. Abbou, Z. Abdelkrim)
Appendices
- RÉFLEXIONS SUR LA GUILLOTINE (M. Weyembergh)
Appendices
- LE CHEVALIER D'OLMEDO (R. Dengler)
Appendices
- DISCOURS DE SUÈDE (R. Gay-Crosier, M. Weyembergh)
Appendices
- ACTUELLES III (Ph. Vanney, A. Spiquel)
Appendices
- LES POSSÉDÉS (adapt.) (E. Kouchkine)
Appendices
- Articles, préfaces, conférences*
Articles publiés dans *L'Express* (Ph. Vanney)
Liste d'articles variés (contributeurs variés)
- Écrits posthumes*
LA POSTÉRITÉ DU SOLEIL (F. Planeille)
LE PREMIER HOMME (C. Camus, A. Spiquel)
CARNETS 1955-1959 (R. Gay-Crosier)
- NOTICES, NOTES ET VARIANTES (contributeurs mentionnés ci-dessus)
- Bibliographie générale* (R. Gay-Crosier)

Albert Camus : l'exigence morale. Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

sous la direction d'Agnès Spiquel et Alain Schaffner, éditions Le Manuscrit, 260 p.

Paraissent sous ce titre, bien que la référence soit absente du volume, les actes du colloque d'Amiens tenu en novembre dernier, en hommage à Jacqueline Lévi-Valensi, grâce à la ténacité de son mari, Pierre Lévi-Valensi. Il faut d'abord saluer l'exploit technique que représente la publication aussi rapide – cinq mois seulement – de ces douze communications regroupées sous quatre rubriques : face au terrorisme ; le journaliste engagé ; la justice : le juste et l'injuste ; visages d'une morale. Elles croisent ainsi non seulement un itinéraire de vie et d'engagement mais des préoccupations de réflexion et de fondation, de proximités, comme celles avec la pensée de Lévinas sur laquelle revient David Walkers ou avec la « pensée captive » selon le titre emprunté par Brigitte Sandig à Ceslaw Milosz, ami de Camus, pour poursuivre la trace de sa présence dans les pays de l'Est de l'Europe.

On sera tout particulièrement reconnaissant à ce grand témoin qu'est Jean Daniel d'évoquer, à propos du conflit algérien, la figure de Germaine Tillion (trop peu souvent évoquée) qui lui permet d'établir un lien entre le journalisme et le terrorisme. Les trois textes suivants (Jeanyves Guérin à propos de la contribution à *L'Express*, Fernande Bartfeld à propos de la contribution à *La Révolution prolétarienne* et André Abbou dans une approche générale) font ressortir avec vigueur et conviction les liens profonds, structurels, incontournables, chez Camus, entre l'écriture journalistique et les propos concernant l'Algérie. La convergence n'en est que plus saisissante. Christiane Achour trace ensuite l'image éclatée de Camus au travers de la presse algérienne des années 1985-1995, montrant ainsi brillamment que l'Algérie n'en a jamais fini et n'en finira sans doute jamais avec Camus.

Revenir aux textes littéraires s'imposait : c'est ce que font avec une grande pertinence plus particulièrement Marie-Thérèse Blondeau en dégagant l'injustice comme justice suprême dans *La Peste*, Franck Planeille qui articule « juste », « justice », « justement » et « vérité » (« c'était vrai ») dans *L'Étranger* et Zedjiga Abdelkrim qui nous rappelle opportunément en référence à Jacqueline Lévi-Valensi qu'écrire, pour Camus, c'est « naître comme homme » « pour ensuite naître encore d'une naissance plus dure, celle qui consiste à naître aux autres. »

Maurice Weyembergh retrace le travail en acte de Camus autour des trois notions, pour une bonne part un peu confuses, qui « jouent un rôle substantiel » dans l'œuvre de Camus : grâce, justice et amour, et souligne le passage possible pour le philosophe de notions en concepts.

L'actualité se lit en filigrane dans les communications des deux magistrats, Antoine Garapon et Denis Salas, qui développent des approches complémentaires et originales. La lecture des textes et l'analyse critique de la torture chez Camus permettent ainsi, par exemple, un regard critique sur le monde contemporain et les dérives du terrorisme.

Ce bouquet final déposé comme une gerbe de fleurs sur une tombe pour manifester la reconnaissance, l'amitié et la poursuite de la vie est présenté par Agnès Spiquel et Alain Schaffner ; ils soulignent qu'à travers l'« humanisme romanesque » qui se dégage de son œuvre, les différentes lectures de Camus ont quelque chose à nous dire de l'actualité, dans sa globalité journalistique, littéraire, et politique au sens noble du terme.

Guy BASSET

[pour commander cet ouvrage, voir indications à la fin du bulletin]

Jacqueline Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*

Gallimard, « Cahiers de la NRF », 562 p.

[En 1980, Jacqueline Lévi-Valensi a soutenu à l'Université de Paris IV-Sorbonne une thèse d'État intitulée *Genèse de l'œuvre romanesque d'Albert Camus*. Absorbée par ses engagements multiples, elle ne l'a pas publiée. Peu avant sa disparition, j'ai effectué, en constant dialogue avec elle, la ré-écriture et les révisions qui ont donné naissance à cet ouvrage ; elle a pu en relire le manuscrit.

Agnès Spiquel]

Entre 1930, l'année de ses dix-sept ans où il a eu « envie d'être écrivain », et 1938, où il abandonne *la Mort heureuse* pour *L'Étranger*, Camus devient romancier. C'est pour lui un apprentissage difficile qui passe par des tentatives nombreuses et variées. Les traces vont du fragment griffonné au texte organisé et soigneusement recopié, et même à l'ouvrage publié (*L'Envers et l'endroit* en 1937). Contes ou bien récits incorporés à des essais, narrations à la première ou à la troisième personne, Camus explore inlassablement les pistes de l'écriture narrative, au plus loin ou au plus près de l'écriture de soi. Ainsi reprend-il des textes, changeant la perspective, opérant des rapprochements, épurant le style.

Cette lente gestation est ici suivie pas à pas. On voit Camus élaborer des thèmes et les aborder avec une écriture et un rapport au réel spécifiques. C'est tout à la fois l'univers et le romanesque proprement camusiens qui se mettent en place ; de *L'Étranger* au *Premier Homme*, tout est là – en germe.

* * *

Pierre-Louis Rey, *Camus, l'homme révolté*

Gallimard, « Découvertes », 128 p.

Une synthèse informée et claire en textes et en images, dont certaines peu ou pas connues.

* * *

Études camusiennes VII (mai 2006)

édité par la Section japonaise de la Société des Études camusiennes

(Articles en japonais avec un résumé en français)

Confrontation et communion avec le monde
— *La Mort heureuse, L'Étranger, Le Mythe de Sisyphe* Hiroyuki TAKATSUKA

De « La Pierre qui pousse » au *Premier Homme*
— à travers fluidité et immobilité Maki ANDO

Camus, *Le Premier Homme* — La question de la coexistence
entre les Arabes et les Européens (1) Toshie YANAGISAWA

(Articles en français)

Année 1953 : le tournant décisif — Camus a quarante ans Yosei MATSUMOTO

Albert Camus et la *Révolution prolétarienne* Fernande BARTFELD

MANIFESTATIONS CAMUSIENNES

« Camus et les lettres algériennes : l'espace de l'inter discours »

Tipasa-Alger, 24-28 avril 2006

[De cet événement important, auquel la Société des Études Camusiennes a été largement associée par son organisatrice, Afifa Berheri, nous donnons dans ce numéro un compte rendu « impressionniste » et le programme des communications. La publication des actes devant intervenir très prochainement, nous rendrons compte du contenu – très riche – de ce colloque dans un prochain Bulletin. Nous donnons ensuite quelques échos des débats suscités en Algérie et en France par ce colloque.]

23 avril.

Le rendez-vous a été donné à 15 h 30 dans le hall de l'hôtel Es Safir (ex Aletti). Retrouvailles, visages inconnus, découvertes : "Bonjour, je suis monsieur Untel, - Ah oui, je vous connais, j'ai lu votre dernier article..." Nous montons dans le bus, direction Tipasa. Je fais remarquer à ma voisine que nous roulons dans la direction opposée à notre objectif. Nous longeons le port, à quelques centaines de mètres du quartier de Belcourt dont on devine sur la droite la masse confuse des immeubles surchargés de paraboles et d'antennes. Après avoir dépassé le Monument aux Martyrs (qui est un amer utile), le car longe la plage des Sablettes, puis s'engage sur l'autoroute de contournement de la ville. Au travers des immeubles récents, nous retrouvons le chemin du couchant et du site mythique de *Noces*.

Au bout d'une heure de route, au détour d'un virage, la masse sombre du Chenoua se découpe sur fond de crépuscule. Cette silhouette familière, et pourtant jamais vue, domine la baie. Je ne l'imaginais pas si impressionnant, si haut, si proche. Nous parvenons à notre lieu de séjour : le camping "Le Grand Bleu". Formalités, installation dans un labyrinthe de bungalows cernés de tonnelles. La plage est toute proche, il y a du vent et des vagues qui se brisent avec force sur la grève.

Le premier soir est celui de l'accueil. Discours, remerciements, dîner officiel en présence des autorités locales et algéroises. J'ai le sentiment que nous sommes les témoins du retour de Camus. Les savoureuses tranches de thon de Tipasa qui nous sont servies semblent provenir de quelque antique festin.

24 avril.

La première journée de débats promet d'être longue et passionnée. Pas moins de douze interventions et le soir, après le dîner, une table ronde dont le sujet « Algérianité camusienne : Humanité, Révolte, Silence » est la promesse d'une nuit courte...

Les interventions se déroulent dans une grande salle de réception. De temps en temps, on parvient à entendre le ressac de la houle qui se brise sur la plage toute proche. Ce matin, j'étais allé un instant jusqu'au rivage, pour enfoncer mes pieds dans le sable. La plage était déserte, le ciel était couvert, et il faisait assez frais. À gauche, le Chenoua, dont le sommet était noyé de nuages, à droite, émergeant de la végétation, l'éperon rocheux du site archéologique de Tipasa. Vu d'ici, le camp de va-

cances qui nous recevait avait l'air d'un véritable camp retranché, cerclé de murs livides ourlés de barbelés. Cela faisait un contraste violent avec son intérieur propre : les massifs de roses, les glycines, la musique douce diffusée par hauts parleurs, et les carrelages colorés des allées.

Vers dix heures, au milieu d'une intervention, un mouvement de foule agite le fond de la salle : les étudiants arrivent ! Des dizaines de jeunes gens, garçons et filles, voilées et cheveux libres mêlés, investissent sans préavis l'espace de la conférence. Je me souviens alors que les responsables nous avaient dit que les étudiants du département participeraient aux échanges. Nous réalisons qu'ils sont venus d'Alger, en bus, pour écouter ces professeurs venus d'ailleurs parler de Camus...

Avant la fin des interventions de l'après-midi, la scène inverse s'est reproduite. Ils se sont tous levés, à la limite du temps possible, et ont couru vers les bus arrêtés hors du camp, laissant quelques courageux, déployés en sentinelles, prendre en note les explications dispensées dans une salle devenue presque vide.

25 avril.

Aujourd'hui, c'est la visite de Tipasa. À 9 heures, nous grimpons dans deux bus, escortés par une voiture de police. Tipasa se présente comme une charmante petite ville aux maisons basses, aux murs badigeonnés d'ocre. Devant le musée archéologique, nous sommes reçus par Sabah Ferdi, conservatrice du site. Sur le trottoir opposé, les étudiants sont là ! Ils sont arrivés plus tôt que la veille, et nous attendent patiemment, sagement. Ils attendront aussi notre sortie du musée, et pourront visiter le site avec nous.

Après la conférence et les explications archéologiques, après notre moment d'admiration de la collection de verres soufflés, des stèles de Tanit et des mosaïques, nous pénétrons enfin dans la cité antique.

Longeant le décumanus, et dépassant le nymphée, nous atteignons bientôt le théâtre. Après une rapide installation sur les gradins, Jean-Pierre Bénisti nous lit sa conférence sur Louis Bénisti, son père, qui a réalisé la stèle de Camus. C'est un moment rare et précieux. Comme une mystérieuse filiation qui soudain nous reliait aux origines. Mais notre orateur se confronte soudain à une concurrence inattendue. En effet, dans une cabane voisine, un coq courroucé lance de brutales et sonores imprécations... Entre les deux discours, la lutte est un instant incertaine, puis la raison et l'art l'emportent : le fils de l'artiste sort vainqueur de la joute oratoire, et le volatile se tait enfin, comme à court d'arguments.

Au bout du site, au sommet de l'éperon rocheux terminant la nécropole de l'Ouest, se dresse la stèle Camus, sculptée par Bénisti. Elle fait face à la mer et tourne le dos au Chenoua. « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire, le droit d'aimer sans mesure »... Le nom de Camus a été maladroitement barré par un visiteur malintentionné. La haine des hommes est bien peu de chose quand elle se confronte à l'Absolu, elle ne nous aura pas empêchés, ce matin, *d'accorder notre respiration aux soupirs tumultueux du monde !*

Nous terminons la visite par le quartier des thermes, et du forum. Avec ses colonnettes, ses arbustes sculptés par le vent, ses buissons de cistes, et ses criques, la beauté de Tipasa est éblouissante, même sous un ciel nuageux.

26 avril.

Nous sommes revenus par la même route à Alger. Retour à l'Hôtel Es Safir, le long du boulevard du front de mer, qui porte ici le nom d'Ernesto Che Guevara. En début d'après-midi, nous rejoignons la Salle des Actes de l'Université, curieusement construite sous terre. On y accède par un passage encombré de boutiques et de badauds.

Le quartier de l'Université est très animé. La rue Didouche Mourad est grouillante sous le soleil. En contournant l'immeuble abritant la Brasserie des Facultés, j'entre dans l'ancienne rue Charras. Au n° 2 bis, je dois venir saluer la mémoire d'Edmond Charlot. Nous avons rencontré cet éditeur de légende quelques mois avant sa disparition, dans sa librairie de Pézenas, rue des litanies, dans la partie haute du quartier médiéval. Nous avons été chaleureusement reçus par le premier éditeur de Camus, dans son petit bureau, douillet comme un cocon aux parois tapissées de livres. De la dernière librairie à la première... Ce voyage est comme une boucle qui doit être achevée. Je n'ai pas à chercher longtemps. Une échoppe de coiffeur, un local indéterminé, enfin, si discrète que j'aurais pu passer sans la voir, une porte vitrée porte l'inscription "Bibliothèque". C'est ici que prend chair l'expression "Lieux de Mémoire" chère à Pierre Nora. La librairie "Les Vraies Richesses" est toujours là... Ou plutôt, elle est maintenant une bibliothèque publique. Les étagères, le petit bureau, l'escalier aux marches raides et la mezzanine en cursive de bateau, tout y est. On a soigneusement effacé les traces des douleurs passées dues à l'aveuglement des hommes. Ce n'est pas un vestige, c'est une mémoire vivante, une touche d'espoir et de fraternité. On en sort un peu rassuré et confiant. Convaincus d'avoir un instant réussi à entrevoir l'horizon au-delà des vicissitudes du monde.

La soirée sera musicale. Les organisateurs nous ont réservé une surprise : un concert de musique arabo-andalouse. La grande chanteuse Beihdja Rahal se produit à la Maison de la Culture, et nous sommes invités ! Dans une robe solaire, jouant du *kwîtra*, petit luth typique de la musique traditionnelle algérienne, elle est entourée de ses musiciens virtuoses : *aoud*, *darbouqqa*, et *bendir*. Les violonistes empoignent de temps à autre leur *kamanja*, pour se lancer dans de savantes vocalises, salués par les applaudissements d'un auditoire rompu aux subtilités sonores de cette discipline. À mes côtés, un couple âgé fredonne doucement les chants à l'unisson de la belle artiste, les yeux fermés.

27 avril.

La journée se passe dans la Bibliothèque Nationale. Un grand bâtiment construit, il y a peu, le long du jardin d'Essai. Ambiance feutrée, grand hall dallé de marbre poli, béton et boiseries. Une atmosphère studieuse. Les étudiants qui suivent depuis le début les conférences sont ici chez eux. Nous sommes les invités.

En début d'après-midi, les interventions de cette dernière journée sont coupées par un intermède artistique. Les responsables ont eu la bonne idée de nous offrir une récréation : la visite du Musée des Beaux Arts.

J'apprends que cette collection de peintures européennes de diverses époques date de la période coloniale française. Menacées par les violences désespérées qui marquent la fin du conflit, elles furent embarquées par les autorités et traversèrent la Méditerranée en direction du nord. Ces "œuvres rapatriées" eurent un destin hors du commun. Grâce à l'action énergique de Jean de Maisonseul, elles furent finalement restituées par le gouvernement français et accrochées de nouveau dans leur bâtiment d'origine. Les collections contemporaines de nombreux artistes algériens complètent aujourd'hui ce fonds atypique. Les œuvres de l'Algérie moderne se mêlent aux rescapés de l'histoire. De la terrasse du Musée, la vue est splendide : le jardin d'Essai se déroule en cascade jusqu'à la mer. En toile de fond, la baie d'Alger. Les tours de verre qui se construisent à proximité et la masse imposante de la Bibliothèque Nationale bouchent hélas la perspective. Les travaux de la future ligne de métro ont éventré le boulevard qui s'étend à nos pieds. Alger est un immense chantier. Le temps des calèches est bien loin.

Nous sommes autorisés à pénétrer dans une salle fermée au public. Naget Khadda a obtenu l'autorisation de nous montrer les œuvres de son mari Mohammed Khadda, dont le Musée prépare une exposition rétrospective. Dans ce qui semble être une bibliothèque, sous la protection tutélaire des vieux volumes, et le regard énigmatique des œuvres de Baya ornant les parties hautes des rayon-

nages, Naget nous présente les peintures, (qu'il appelait des "affiches") et les aquarelles (les "promenades"). Le style est abstrait, nerveux et rythmé par de larges touches colorées. Le silence se fait, les tableaux en attente d'accrochage sont alignés le long des montants de bois, les uns contre les autres. Dans cette situation inhabituelle, c'est une exposition qui échappe à la norme... Naget a une voix douce. On devine à peine son émotion. Pas d'effet de style ou de pathos convenu. Sa simplicité et sa sérénité m'impressionnent. Une singulière leçon d'humanité dans un lieu improbable.

Durant la descente vers la Bibliothèque Nationale, le car s'arrête un petit instant devant la "Grotte de Cervantès", qui est elle aussi en travaux. Comme la cellule de l'abbé Faria dans le château d'If, ce lieu sans doute imaginé, plutôt qu'imaginaire, nous rappelle la force irrésistible des mythes et la puissance suggestive de la littérature. Le colloque s'achève.

28 avril.

Nous partons ce matin vers la Casbah. Le guide nous attend dans la cour de la citadelle. C'est ici que tout a commencé, dans la salle d'audience. Le consul Pierre Deval y a reçu du Dey Hussein le funeste "coup d'éventail". Il est des gestes brusques qui ont des conséquences sans mesures. Tout comme le battement d'ailes d'un papillon peut induire l'ouragan, ce mouvement d'humeur bien inopportun scella le sort de l'Algérie. Le guide nous entraîne vers la casbah : "Restez groupés, restez groupés !..." Nous plongeons dans le labyrinthe. Les ruelles sont noires, rétrécies par des encorbellements domestiques disposés de part et d'autre, jusqu'à se toucher, bouchant le ciel. Nous visitons une demeure. Dès que l'on pénètre dans l'intimité d'une famille, la perspective se renverse. On passe du noir au blanc, du sale au propre. Les maisons de la casbah sont de véritables palais, organisés autour d'un patio carré à deux ou trois étages. De fines colonnettes ouvragées soutiennent les balcons intérieurs. Nous montons jusqu'aux terrasses par un escalier de plus en plus étroit. Les terrasses de la casbah ! Le soleil brusquement nous imprime sa loi. Vu d'ici, ce quartier est une avalanche immobile qui descend vers la mer. Le port est là-bas, on en distingue la jetée. Les antennes et les paraboles hérissent les murs et griffent le bleu du ciel.

Plus tard, Place des Martyrs, ancienne Place du Gouvernement, nous cherchons l'immeuble dans lequel Camus a lancé son « appel à la trêve civile »... Dehors, autour du kiosque à musique, innocents, les enfants jouent sans penser aux cris de haine qui déchirèrent la quiétude de cette nuit-là.

Le dernier soir est celui tant attendu du théâtre. La salle El Mouggarr ayant été déprogrammée, inopinément, la troupe a été invitée à donner sa représentation dans la salle de spectacle du Centre Culturel Français. *Les Justes*, d'Albert Camus, lit-on sur une affiche noire et blanche sur laquelle se découpent des silhouettes en ombres chinoises. Dans la ruelle, les étudiants font la queue. Ils ont beau exhiber leur place aux gardiens filtrant l'entrée, ils ne pourront pas tous pénétrer dans l'enceinte. La salle du Centre est beaucoup plus petite que celle du théâtre dans lequel la représentation était prévue. Nous passons, penauds, hésitant un instant à céder notre propre place. Le privilège de l'invité a parfois un goût amer.

La salle est comble. Le metteur en scène nous explique brièvement les difficultés que la troupe a dû affronter pour adapter le spectacle, prévu à l'origine pour une plus grande scène, des éclairages plus complexes, et des chorégraphies. Et ils n'ont eu que quarante-huit heures pour s'adapter à ce nouvel environnement ! Derrière moi, un petit garçon mitraille la troupe avec son appareil jetable. La maman me fait signe : "c'est son grand frère qui est sur scène !" ajoute-t-elle fièrement. Lequel est-il ? Ne puis-je m'empêcher de penser : Kaliayev ou Fedorov ?...

La nuit nous enveloppe, Alger la Blanche s'endort.

Programme des communications

Séance I

- Agnès Spiquel : Le jeune Camus et le quartier pauvre
- Bouba Tabti : *L'Envers et l'endroit*, une écriture orpheline
- Ismaïl Abdoun : Du détournement des dieux à la pensée de Midi (*Noces*)
- Guy Basset : Camus – Fréminville, connivences et amitiés

Séance II

- Marie-Thérèse Blondeau : Le royaume retrouvé
- Youcef Immoune : L'altérité à l'épreuve de l'étrange
- François Chavannes : le dernier écrit de Camus sur l'avenir de l'Algérie

Séance III

- Hélène Rufat : Les représentations camusiennes de l'homme libre
- Jean-Claude Xuereb : Camus, témoin d'un passé révolu ou éternel homme révolté
- Paul Siblot : L'éloquence des silences
- Karima Aït Dahmane : Camus et l'Algérie : tensions politiques et positions idéologiques
- Zohra Siagh Bouchentouf : Camus et l'inconscient colonial dans « Le Minotaure ou la halte d'Oran »

Séance IV

- Nilson Silva : L'insertion de Camus dans le champ littéraire, philosophique et journalistique
- Jacqueline Machabeïs : Les chroniques algériennes du docteur Rieux
- Deborah Hess : l'inversion ironique chez Camus : une lecture décolonisée de *La Chute*

Séance V

- Charles Bonn : Scénographie post coloniale et ambiguïté tragique dans la littérature algérienne de langue française
- Boniface Mongo M'Boussa : Généalogies méditerranéennes du *Premier Homme* au *Gone du Chaâba*
- Christiane Chaulet-Achour : Itinéraires comparés d'écrivains d'Algérie au temps de Camus : naître en Algérie et devenir écrivain (A. Camus, J. Pélégri, M. Feraoun, M. Lacheraf)
- Jean-Pierre Castellani : D'Albert Camus à Maïssa Bey : regards croisés d'une Algérie à l'autre

Séance VI

- Andrew Stafford : Camus, Dib, le cas de la nouvelle
- Goucem Khodja : A. Camus et M. Haddad, le silence en partage
- Nathalie Drouglazet : « Si ton chant n'est pas plus beau que le silence, tais-toi », ou l'exigence de parole(s) camusienne et dibienne
- Mustapha Trabelsi, La poésie de l'exil chez Camus et Malek Haddad
- Hervé Sanson : Camus, Djebbar, un rapport inachevé

Séance VII

- Sylvie Brodziack : Aziz Chouaki, « un héritier » impertinent
- Ieme Der Poel : La mer au plus près, la Méditerranée de Camus revue par M. Mokeddem
- Martine Job : A. Camus, Salim Bachi et le territoire du père
- Allen Diet : Camus, Bouraoui, les rois et le monstre
- Pierre Masson : A. Djemaï ou l'exil sans royaume

Séance VIII

- Marcelle Mahasela : Camus et Don Quichotte
- Marta Marchetti : La lecture en mouvement de Camus : *Les Frères Karamazov* à Alger
- Benaouda Lebdaï : Camus – Coetzee ou le rapport littéraire à la terre natale
- Amina Bekkat : Edward Saïd : lecture de Camus

* * *

Autour du colloque

Au premier jour du colloque, le grand quotidien algérien *El Watan* publiait un compte rendu chaleureux, signé Ahmed Ander, sur cette rencontre. Mais, le même jour et le lendemain, toute sa page de libre expression, « Idées et Débats », était consacrée à un long article, signé Leïla Benmansour, « docteur en communication », et intitulé « La vérité sur *L'Étranger* d'Albert Camus. Le co-auteur Stefan Zweig ». Cet article, aussi pernicieux que délirant, a amené de notre part la réponse que voici :

De l'art d'inventer un mauvais roman pour « tuer » Camus...

Dans *El Watan* des 23 et 24 avril derniers, Leïla Benmansour raconte longuement – et en toute modestie ! – comment elle aurait trouvé « la vérité sur *L'Étranger* », qui ne serait qu'un montage de textes de Stefan Zweig. Experte en communication, elle noie dans le brillant récit de ses investigations quelques pauvres arguments : chez Camus comme chez Zweig, un prisonnier fait le point dans sa cellule et inverse le jour et la nuit ; un homme simple répète plusieurs fois le même mot ; un étranger arrive dans une ville ; un être voit sa vie bouleversée en quelques heures. Peu probant ? qu'à cela ne tienne : il suffit d'adopter la même typographie pour un personnage de Zweig et pour le titre du roman de Camus et, prenant, par un sophisme bien connu, la conclusion comme argument dans la démonstration, on accrédite l'idée que le premier aurait inspiré le second.

Pour le reste, il s'agit surtout de faire glisser insidieusement des énoncés du statut d'hypothèses à celui d'affirmations, alors que rien n'a été prouvé : Madame Benmansour a l'intuition que *L'Étranger* a été construit sur le jeu d'échecs ; donc la « construction » dont parle Camus à propos de son roman (selon un parallélisme rigoureux entre les deux parties) est un montage à partir du *Joueur d'échecs* et de quelques autres nouvelles de Zweig ; entre deux, quelques variations sur les chiffres et les carrés noirs et blancs tiennent lieu de démonstration, soutenues par la bonne vieille méthode Coué : « nous avons été assez convaincants »...

Surtout – pièce maîtresse du roman policier – Zweig aurait, en 1940, donné à Camus « un rendez-vous top secret » à Paris pour lui confier son manuscrit et le mettre ainsi à l'abri de ses poursuivants nazis. Mais qui, en 1940, connaissait Albert Camus hors d'Alger ? par quel « oui-dire » Stefan Zweig l'aurait-il choisi comme dépositaire ? et, si L. Benmansour se demande vraiment pourquoi Camus vient à Paris en 1940 (au lieu de « partir en Amérique »), elle devrait lire les excellentes biographies que nous avons de Camus. L'hypothèse – invraisemblable – du manuscrit confié étant devenue, par un tour de passe-passe, la prémisse de la démonstration, les réinterprétations tous azimuts s'accroissent : les épisodes dépressifs de Camus, l'admiration de ses contemporains pour son premier roman, tout viendrait d'un emprunt indélicat, que notre Zorro féminin arrive pour dé-

noncer enfin...

Nous conseillons à Madame Benmansour de lire la (toute récente) nouvelle édition des œuvres de Camus dans la Pléiade, et quelques essais sur la genèse de *L'Étranger* : elle y apprendra que ce roman écrit en quelques semaines a été préparé par des années de tâtonnements, qui ont donné entre autres *La Mort heureuse* ; Camus savait travailler, lui... Quant à Madame Benmansour, elle est « docteur en communication » et nous lui reconnaissons des talents de romancière ; mais la « recherche » en littérature implique une rigueur et une honnêteté dont elle semble bien dénuée.

Agnès SPIQUEL

Un écho en Algérie

El Watan du 4 mai 2006

[...] Par-delà les travaux scientifiques, ce que l'œuvre de Camus a démontré, c'est son amour pour l'Algérie qui ne peut être égalé que par l'amour des Algériens pour leur pays. Ensuite, ce sont les écrits journalistiques qui montrent combien Camus rêvait d'une Algérie où tout le monde devait avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ce colloque a rappelé aussi qu'il y avait une autre facette politique de Camus qui a été celle de sa condamnation des massacres de Sétif le 8 mai 1945. La convocation de la mémoire d'Albert Camus a été reliée au présent - une mémoire non nostalgique - mais en prise avec l'Algérie académique d'aujourd'hui qui se veut ouverte à toutes les cultures, qui se veut récupératrice de sa mémoire culturelle et historique, une mémoire multiple, car c'est ce qui devrait faire sa force et sa vitalité afin d'avancer dans la démocratie, le partage, la générosité de tous ses textes littéraires, en sachant qu'un vrai texte littéraire ne devrait plus avoir de frontières. Ce colloque n'a pas accusé Albert Camus. Il ne l'a pas mis sur un piédestal. Le colloque s'est voulu être un lieu de débat sur la liberté d'être, sur le cheminement d'un intellectuel qui avait ses doutes et ses angoisses. Albert Camus a été replacé dans son contexte géopolitique, dans sa psychologie et dans son histoire personnelle, ainsi que dans ses rapports avec le monde colonial de l'époque des années 1940. Ce colloque s'est terminé avec une superbe représentation théâtrale des *Justes* d'Albert Camus, jouée par une troupe oranaise, mise en scène par Lardjam. Albert Camus, un écrivain de toujours dont l'écriture est ancrée en Algérie.

Benaouda LEBDAI

Un écho en Espagne

El PAÍS, Dimanche 7 mai 2006, « Culture », p.41

« *Camus vuelve a Algeria* » (sans signature) (traduction approximative)

Camus revient en Algérie

Albert Camus, fils d'une Espagnole et orphelin d'un soldat mort lors de la bataille de la Marne pendant la Grande Guerre, est né à Mondovi (Algérie) en 1913 et mort en France en 1960, en pleine guerre de libération, deux ans avant l'indépendance de la colonie. Mais sa terre natale a voulu l'oublier. Il a cessé d'exister, accusé de n'avoir pas introduit de personnages arabes dans ses œuvres ou de n'avoir pas appuyé, au moins pour ce qui concerne ses méthodes, le mouvement indépendantiste algérien. Jusqu'à aujourd'hui.

Encore déchirée par l'héritage colonial, les horreurs de la guerre d'indépendance et un présent de funambule dans lequel, d'un côté le pouvoir politique décide d'en finir avec les écoles qui enseignent le français et de l'autre choisit soudain de rouvrir les portes à ce fils éblouissant... et Français, l'Algérie en est revenue à le considérer comme sien. L'Université d'Alger a organisé pour la première fois le 24 avril dernier un colloque intitulé « Albert Camus et les lettres algériennes. L'es-

pace de l'interdiscours ». Et des camusiens du monde entier, dont beaucoup d'entre eux n'avaient jamais foulé la terre natale de l'écrivain, ont passé au crible son œuvre pendant trois jours, dont le point d'orgue fut la représentation des *Justes* dans la capitale algérienne.

S'il est tout à fait certain qu'il n'y a pas eu d'accord sur l'algérianité de Camus, peut-être les paroles de l'écrivain et universitaire Nourredine Saadi permettent-elles de situer le débat : « Camus n'était pas un nationaliste algérien, il est un enfant de la colonisation, il faut l'admettre, mais il nous appartient parce qu'il dit des choses que nous aimons et qui nous éclairent sur ce pays qui est le nôtre ».

Un débat en France

Camus, « héros national algérien » ?

Dans son éditorial du *Nouvel Observateur* daté des 11-17 mai, Jean Daniel note très justement que, parmi les multiples célébrations auxquelles a donné lieu la nouvelle édition, dans La Pléiade, des œuvres complètes d'Albert Camus, « C'est en Algérie qu'elles ont été le plus émouvantes et le plus inattendues ». Mais quelle n'a pas été notre stupéfaction d'y lire quelques lignes plus loin : « Le Président Bouteflika a transformé l'auteur de *L'Étranger* en héros national algérien ».

Tous ceux, dont je suis, qui ont vécu jour après jour le récent colloque tenu à Tipasa et à Alger (une trentaine d'intervenants venus de toute la planète y ont présenté sur l'œuvre de Camus des points de vue aussi libres et divers que contrastés face à la parole également libre d'un large auditoire d'étudiants) ne peuvent qu'être consternés de voir un analyste aussi subtil et nuancé de la pensée camusienne présenter comme un fait avéré une interprétation pour le moins hasardeuse, proche de l'incongruité, sans fournir le moindre commencement de preuve à l'appui de cette allégation. Peut-être Jean Daniel a-t-il voulu, par le choc d'une boutade caricaturale, répondre sur un mode ironique à certains excès verbaux du Chef de l'Etat algérien concernant la France. A notre connaissance, la presse algérienne ne s'est fait l'écho d'aucune prise de position officielle sur cette rencontre de dimension internationale (à peine une accusation dérisoire de plagiat lancée par *El Watan* contre Camus). Jean Daniel aurait-il bénéficié d'une source d'information ignorée du grand public ? Si tel était le cas, nous aimerions bien qu'il nous en informât. En tout cas, il n'y a eu pour Camus, aucun étalage de pompes officielles, comparables à celles qui ont entouré, en avril 2001, le colloque Saint Augustin.

Ce qui est sûr, c'est qu'en formulant une affirmation aussi péremptoire de récupération politique, Jean Daniel risque de jeter un discrédit injustifié sur les organisateurs de ce colloque que des lecteurs non avertis pourraient soupçonner de complicité dans cette opération.

Jean-Claude XUEREB
(Avignon)

Réunion de la section japonaise de la SEC

Université Keio, Tokyo, 20 mai 2006

Deux communications ont été faites à la réunion semestrielle de la section japonaise :

- « Compte-rendu de ma participation aux deux premiers tomes de la Pléiade », par Philippe VANNEY
- « Camus, *Le Premier Homme* (2) - Sur le rapport entre *Le Premier homme* et *Actuelles III* », par Toshie YANAGISAWA.

Ces deux communications paraîtront dans le numéro 8 de la revue *Études Camusiennes*.

« Inspirations méditerranéennes »

« Albert Camus et Jean Grenier : la chance de trouver un maître »

Gênes – Rome, 2005-2006

Deux colloques internationaux dans le cadre d'un projet de grande ampleur qui prévoyait « la création et la publication d'un nouvel ouvrage, une adaptation théâtrale originale inspirée des essais *Inspirations méditerranéennes* et *Souvenirs d'Albert Camus* de Jean Grenier, dont la mise en scène se ferait dans le cadre d'une production de spectacle pluridisciplinaire (théâtre, musique et projections vidéos) qui prendra le titre de "Inspirations méditerranéennes. Albert Camus et Jean Grenier : la chance de trouver un maître". Le projet prévoit, en outre, une série d'actions parallèles diversifiées visant à approfondir et exposer le contenu du projet dans le but de sensibiliser et d'intéresser des groupes larges et hétérogènes d'un public jeune :

- rencontres dans des écoles secondaires et des universités, dans le but d'approfondir des thèmes tirés du spectacle (le théâtre de Camus en Italie ; *La Peste*, du roman au théâtre ; *Caligula* ; *L'Étranger*, le roman et le spectacle ; *L'Étranger*, littérature et narration théâtrale)
- publication du texte théâtral dans la revue nationale spécialisée, *Prima Fila*
- projection de films et de vidéos sur la vie et sur l'œuvre d'Albert Camus
- diffusion du spectacle à l'occasion d'importants festivals de littérature (Fiera del libro di Torino et Festival della Letteratura di Mantova).

Le projet a pour objectif la création et la diffusion d'un spectacle théâtral qui aborde une argumentation nouvelle et inédite pour le public italien. Le projet se propose de restituer et de diffuser aux jeunes, grâce au théâtre, les valeurs de l'héritage commun et de l'appartenance à la Méditerranée, au travers d'une enquête sur l'une des figures emblématique du XXe siècle, très appréciée des nouvelles générations, Albert Camus.

[voir, ci-dessous, la communication que Guy Basset a donnée au second de ces colloques]

« Albert Camus, précurseur : Méditerranée d'hier et d'aujourd'hui »

Madison (Wisconsin), 22-23 septembre 2006

Colloque organisé par le Centre pluridisciplinaire d'Études Françaises de l'université du Wisconsin

Jeudi 21 septembre 19:30-21:00

- Lecture publique de la pièce d'Alek Baylee Toumi, *Albert Camus : entre la mère et l'injustice* (Edisud, 2004), suivie d'un débat avec l'auteur
 Dans la nouvelle « L'Hôte » de *L'Exil et le royaume* (1957), le gendarme Balducci laisse un prisonnier nommé « l'Arabe » chez l'instituteur Daru et demande à ce dernier de l'emmener au poste de gendarmerie du village Tinguit. À la fin de la nouvelle, le prisonnier choisit de se rendre à la gendarmerie plutôt que de s'enfuir chez les nomades. La pièce de théâtre imagine ce qui arrive à Tinguit, au prisonnier, au personnage de Daru ainsi qu'à l'écrivain Albert Camus.

Vendredi 22 septembre 8:30 -12:00

- Introduction: Dean Gilles Bousquet, doyen des Études Européennes de l'université du Wisconsin-Madison
- Amina Bekkat (U. de Blida, Algérie) : « Albert Camus et l'Algérie : Le Malentendu »
- Ali Yedes (Oberlin College, OH) : « Identités coloniales et métropolitaines dans l'œuvre d'Albert Camus »
- Denise Brahim (U. de Paris VII) : « Terreur, terrorisme, totalitarisme »
- Vincent Gregoire (Berry College, GA) : « Le Pacifisme de Camus de 1935 aux premières années de la guerre »
- Jan Rigaud (Villanova Univ.) : « Albert Camus, ou l'Envers des noces méditerranéennes »

Friday 13:30-16:00 : All sessions are in English

- Bernard Aresu (Rice University, TX) : « The first man and the Aporia of Identity »
- Janice Gross (Grinnell College, IA) : « Albert Camus and Contemporary Algerian playwright- A Shared Faith in dialogue »
- Ralph Schoolcraft (Texas A&M) : « The renegade : Camus or Sartre »

- Suzanne Chamier (Southwestern U, TX) : « Dialogues on the Death Penalty »
- James Le Sueur (University of Nebraska) : « Camus : Intell-Actual »

Friday 19:00-20:30 : « Camus: Our Familiar Stranger ». Keynote speaker : Raymond Gay-Crosier, Emeritus Professor, University of Florida, Vice President of the Camus Studies Association

Samedi 22 septembre 8 :30-12:00

- Hélène Rufat (Universitat Pompeu Fabra, Barcelone) : « Camus et L'Espagne »
- André Abbou (Université de Paris IV et Paris III) : « L'homme déraciné : rives et dérives de la Méditerranée dans l'imaginaire d'Albert Camus »
- David Ellison (University of Miami, FL) : « La pensée de midi/ Le partage de midi : La Méditerranée comme ligne de démarcation chez Camus »
- Philippe Barbee (University of California-Irvine, CA) : « Lecture géopolitique de la Pensée de Midi : Rivage, proximité et mesure »
- Dolores Lyotard (Université du Littoral Côte d'opale, France) : « De l'étrangeté camusienne comme géographie de l'autre »
- Hélène Brown (Principia College, IL) : « Le désert, agent révélateur de l'oppression dans L'Hôte et La Femme adultère, d'Albert Camus »

« Les Pléiades d'Albert Camus »

Centre Albert Camus – Cité du livre – Aix-en-Provence, mai-octobre 2006

L'œuvre d'Albert Camus par sa qualité, son rayonnement et son actualité fait l'objet d'une réédition dans la prestigieuse collection de la « Bibliothèque de la Pléiade ».

En 1962, Roger Quilliot qui établit, après un travail considérable, la première édition en deux volumes des œuvres d'Albert Camus dans cette collection conclut son introduction en ces termes : *Je me suis seulement efforcé de rendre à Camus, pour les années à venir, l'hommage vivant qui lui était dû et que d'autres, sans nul doute, voudront parfaire.* Quarante ans plus tard, une nouvelle édition en quatre volumes des œuvres d'Albert Camus dans la « Bibliothèque de la Pléiade » est envisagée. Prenant la succession de Roger Quilliot, Jacqueline Lévi-Valensi, Raymond Gay-Crosier et l'équipe de chercheurs dont ils s'entourent, bénéficient de l'aide et du conseil de Catherine Camus et Robert Gallimard. Cette nouvelle édition aborde l'œuvre de manière plus vaste et novatrice. Elle se fonde pour ce faire sur la chronologie des textes tous genres confondus.

Jacqueline Lévi-Valensi nous oriente dès l'introduction qui commence et termine en ces termes :

Comment mettre en valeur la singularité profonde de cette pensée et de cette création [...] ? C'est me semble-t-il, en se tenant au plus près de la chronologie des textes, en essayant de suivre le parcours de l'écrivain, dans sa volonté, ses désirs, ses interrogations, ses convictions, ses espoirs [...].

Cette œuvre sans point final ne se réfère pas sur elle-même. Miroir de nos inquiétudes et de nos bonheurs, parce qu'elle ne cesse de nous parler de nous-mêmes, de nos incertitudes et de nos espérances, elle nous est donnée comme une source féconde où puiser le courage lucide et la joie précaire et profonde d'être au monde.

L'exposition du Centre Albert Camus présente les deux éditions de « La Pléiade ». Puis, dans leur chronologie (de 1932 à 1948), manuscrits, autographes, éditions rares, articles de journaux et documents de travail liés à la réalisation de cette édition. Des extraits de lettres d'Albert Camus et des témoignages sur ses œuvres (de 1939 à 1950) éclairent les documents exposés. On y évoque aussi le rôle de Camus dans l'élaboration de certaines « Pléiade » dont celle de Roger Martin du Gard, Benjamin Constant et Federico Garcia Lorca. Enfin on peut découvrir un témoignage filmé de Robert Gallimard qui aborde trois thèmes : l'histoire de cette prestigieuse collection, la réalisation de la Pléiade Quilliot et celle de Jacqueline Lévi-Valensi dont les deux premiers volumes viennent de paraître.

Cette exposition ouverte au public du mardi au vendredi, de 14 heures à 18 heures, jusqu'au 29 octobre (fermeture du centre Albert Camus en août) a été inaugurée le jeudi 11 mai 2006 en présence de Catherine Camus et Robert Gallimard. Elle a été réalisée avec le concours des éditions Gallimard.

Marcelle MAHASELA

Albert Camus au marbre de l'Express, 1955, D.R. - Coll. C. et J. Camus - © Fonds Albert Camus

18 AVRIL - 29 SEPTEMBRE 2006 CENTRE ALBERT CAMUS

EXPOSITION

LES PLÉIADES D'ALBERT CAMUS



Rencontres méditerranéennes Albert Camus

Lourmarin juillet-octobre 2006

1. 4 juillet au 27 août : exposition « Albert Camus et la Grèce »

(salle d'exposition de la bibliothèque de Lourmarin – entrée libre – vernissage le samedi 8 juillet à 18 h 30)

Exposition montée autour du thème « Albert Camus et la Grèce : les séjours de Camus à la découverte des paysages et de l'art grec, ses conférences prononcées en avril 1955 à Athènes, ses rencontres avec des écrivains grecs, son engagement contre la condamnation d'intellectuels grecs, l'engagement de « L'Artiste et son temps », la tragédie antique, l'accueil de son œuvre en Grèce. Avec le concours du Centre Albert Camus (Bibliothèque Méjanès à Aix-en-Provence), de la bibliothèque de l'Institut français à Athènes, d'éditeurs français et grecs, de collectionneurs privés.

2. vendredi 13 et samedi 14 octobre : deux journées consacrées à « Albert Camus et la Grèce »

Troisième volet du cycle des « Méditerranées d'Albert Camus » (« Camus et l'Espagne en 2004, « Camus et l'Italie » en 2005).

« Dans son désir de remonter aux sources de la civilisation et de la pensée occidentale, Camus avait désiré pendant des années visiter la Grèce. Il le fera en 1955, dans le cadre des échanges culturels franco-helléniques. »

En mai 1955, après cette première rencontre avec la Grèce (il y en aura une autre en 1958) il écrit à René Char : « J'y ai trouvé ce que je suis venu chercher et plus encore. Je rentre debout. »

Rencontres avec des témoins, des écrivains, des chercheurs, éditeurs et metteur en scène, grecs et français (Maria Matala, Barbara Papastavrou, Elie Theofilakis, Rania Moussouli...)

Château de Lourmarin – entrée libre

Renseignements

Rencontres méditerranéennes Albert Camus

Mairie de Lourmarin – 84160 Lourmarin

Contact Andrée Fosty – tél./fax : 04 90 08 34 12

Andree.fosty@free.fr

Contribution : « “ *Un manifeste dégradant* ” comme objet de la polémique camusienne dans “ *La nouvelle culture méditerranéenne* ” »

Au début de « La nouvelle culture méditerranéenne », la conférence inaugurale qu’il donne à la Maison de la Culture d’Alger le 8 février 1937, Camus constate qu’en certains cas – Maurras, par exemple – la culture méditerranéenne a pu être accaparée par des doctrinaires de droite¹. Il déplore ensuite la confusion entre Méditerranée et « *Latinité* » (I/1321), utilisant ce terme pour désigner la doctrine qui représentait la civilisation romaine comme le *fons et origo* non seulement de la culture méditerranéenne, mais aussi de la civilisation occidentale.

En France, en effet, c’est surtout avec Maurras, non seulement le chef spirituel de l’Action Française, mais aussi un des membres les plus en vue de l’École romane en poésie, que la « *latinité* » était associée². En tant qu’idéologue culturel, Maurras identifie la civilisation romaine avec la civilisation tout court, proclamant dans *L’Action française* du 15 décembre 1906 : « *Par [le] trésor dont elle a reçu d’Athènes et transmis le dépôt à notre Paris, Rome signifie sans conteste la civilisation et l’humanité. Je suis Romain, je suis humain : deux propositions identiques.* »³. En tant que critique et poète, d’autre part, Maurras prône et pratique un néoclassicisme à l’instar de la Renaissance. Camus, par contre, veut dissocier la Maison de la Culture de la culture méditerranéenne à l’image de « *cette antiquité latine que la Renaissance essaya de retrouver à travers le Moyen Age* » et affirme « *C’est cette latinité que Maurras et les siens essayent d’annexer.* » (III/1324).

Cette doctrine, cependant, a revêtu une signification nouvelle avec la montée du fascisme en Italie, où Mussolini, lui aussi, revendiquait l’héritage romain. Le 3 octobre 1935, des troupes italiennes envahirent l’Éthiopie, le seul pays d’Afrique resté indépendant pendant l’ère du impérialisme européen, ce qui permit à Mussolini, après leur victoire sur l’armée de Haïlé Sélassié, de proclamer la fondation d’un nouvel empire. Comme Camus constate, cette agression trouva du soutien hors de l’Italie : « *C’est au nom de cet ordre latin que, dans l’affaire d’Éthiopie, vingt-quatre intellectuels d’Occident signèrent un manifeste dégradant exaltant l’œuvre civilisatrice de l’Italie dans l’Éthiopie barbare* » (III/1324).

Jusqu’ici, on ne semble pas avoir identifié le « *manifeste dégradant* » auquel Camus fait référence. À part le nombre d’intellectuels en question, cependant, la description que Camus en donne correspond au manifeste « Pour la défense de l’Occident », publié dans *Le Temps* du 4 octobre 1935⁴. En effet, celui-ci prit la défense de ce qu’il appelait « *la conquête civilisatrice d’un des pays les plus arriérés du monde* », et portait les noms de *soixante-quatre* (ultérieurement plus de 850) signataires. Parmi ceux-ci se trouvaient les noms de douze (ultérieurement seize) membres de l’Académie, dont Louis Bertrand, l’idéologue de « l’Afrique latine », un certain nombre d’écrivains qui deviendraient plus tard des collaborateurs notoires – Brasillach, Alphonse de Châteaubriant, Drieu La Rochelle – et Maurras. Le manifeste, naturellement, provoqua une forte réaction à gauche. Mal-

¹ Albert Camus, « La Culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne », *Essais* (Paris, Gallimard, 1981), pp. 1321-1327, section I, p. 1321. Pour faciliter la référence à la prochaine édition des *Œuvres complètes*, toutes les références à cette édition sont précédées par des références aux sections numérotées de la conférence.

² Sur la signification particulière de la « *latinité* » en Algérie, voir Neil Foxlee, « Mediterranean humanism or colonialism with a human face ? Contextualizing Albert Camus’s “The new Mediterranean culture” », *Mediterranean Historical Review* 21 : 1 (2006), sous presse.

³ Charles Maurras, « Barbares et Romains », in *La dentelle du rempart, choix de pages civiques en prose et en vers (1886-1936)* (Paris, Bernard Grasset, 1937), p. 157.

⁴ Voir René Rémond, *Les Droites en France* (Paris, Aubier Montaigne, 1982), pp. 459-461. Comme le manifeste est si bref, je me suis dispensé de donner d’autres références.

raux, par exemple – comme on le sait, une des idoles de Camus à l'époque – rédigea une attaque contre le manifeste, publiée dans *Commune* sous un titre qui identifiait celui-ci seulement en précisant le nombre de ses premiers signataires : « Réponse aux 64 »¹.

Le motif immédiat de « Pour la défense de l'Occident » était la menace de sanctions contre l'Italie par la S.D.N., et plus particulièrement par la Grande-Bretagne et la France. On peut aussi, cependant, le regarder comme une réplique à un manifeste antifasciste antérieur, paru dans le numéro de septembre 1935 de *Commune* et signé par (entre autres) Aragon, Barbusse et Nizan. *Commune* était l'organe de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaire, fondée en 1932 sous la direction d'Aragon, de Nizan et de Malraux, et responsable à son tour de la fondation, en 1934, de la première Maison de la Culture. Selon Lottman, Camus et ses amis participaient déjà aux activités embryonnaires du groupe « Amis de la revue *Commune* » à la fin de l'été de 1936, avant de fonder la Maison de la Culture d'Alger l'année suivante².

Publié avant l'invasion de l'Éthiopie, le manifeste de *Commune* avait condamné la tentative de Mussolini de justifier son agression à l'avance en faisant appel aux notions de « civilisation » et de « culture ». Déclarant que « *Le fascisme italien [...] veut [...] se donner pour le champion de la civilisation* », le manifeste refusait aux fascistes de Rome le droit « *de parler au nom de la culture* » et « *de traiter les Éthiopiens de barbares* »³. « Pour la défense de l'Occident », par contre, avertissait que les sanctions qui menaçaient l'Italie risquaient de déchaîner la guerre entre les grands États européens. Le manifeste proclama : « *Lorsque les actes des hommes, à qui le destin des nations est confié, risquent de mettre en péril l'avenir de la civilisation, ceux qui consacrent leurs travaux aux choses de l'intelligence se doivent de faire entendre avec vigueur la réclamation de l'esprit.* ». Décrivant les habitants de l'Éthiopie comme « *un amalgame de tribus incultes* », le manifeste dénonça ce qu'il appelait « *un faux universalisme juridique* » qui traitait d'égaux « *le supérieur et l'inférieur, le civilisé et le barbare* ». Il décrivait l'Italie, d'autre part, comme étant une nation où quelques-unes des vertus essentielles de « *la haute humanité* » avaient été affirmées et renforcées depuis quinze ans – allusion claire à Mussolini, qui était entré au parlement italien en 1921 et qui était devenu premier ministre l'année suivante.

En tant qu'intellectuels, les signataires du manifeste prétendaient que c'était leur devoir de protéger « *la culture* », et en appelaient à « *toutes les forces de l'esprit* » pour éviter ce qu'ils regardaient comme une attaque suicidaire contre « *la civilisation d'Occident* ». Selon eux, chercher à défendre à Rome de poursuivre sa politique en Afrique, c'était mettre en question la mission coloniale de nations telles que l'Angleterre [*sic*] et la France elle-même. Ils s'étonnaient qu'une nation (c'est-à-dire la Grande-Bretagne) dont l'empire colonial occupait un cinquième du globe pût s'opposer aux ambitions de l'Italie, et croire à « *la dangereuse fiction de l'égalité absolue de toutes les nations* » – fiction, disaient-ils, tenue pour vraie par les forces révolutionnaires qui s'opposaient au régime italien et cherchaient à renverser le *statu quo* en Europe entière. Le manifeste était donc une apologie de l'impérialisme, du fascisme et du racisme, et une attaque mal dissimulée contre le communisme, sous l'apparence d'une défense de la civilisation, de l'esprit et de l'intelligence.

Bien que Camus ait donné sa conférence seize mois après la publication de « Pour la défense de l'Occident », on peut la regarder en partie comme une réponse polémique à celui-ci. C'est surtout évident dans la dernière section, où Camus essaie de réapproprier les mots « *culture* », « *esprit* » et « *intelligence* » abusés dans le manifeste. S'attaquant indirectement à la rhétorique de celui-ci, Camus déclare que la tâche essentielle est « *de réhabiliter l'intelligence [...], de redonner à l'esprit tout son vrai sens en rendant à la culture son vrai visage de santé et de soleil* » (VI/1326). Il associe ensuite l'emploi par les défenseurs de Mussolini des mots « *culture* », « *esprit* » et « *intelligence* » avec la mort et la violence, et son propre emploi des mêmes mots avec la vie :

¹ *Commune*, décembre 1935, pp. 410-416.

² Herbert Lottman, *Albert Camus. A biography* (London, Picador, 1981), p. 121.

³ « Écrivains et artistes contre la guerre d'Éthiopie », *Commune*, septembre 1935, p. 27.

Il n'y a qu'une culture. [...] Non pas celle qui justifie les abus et les morts d'Éthiopie et qui légitime le goût de la conquête brutale. [...] Mais celle qui vit dans l'arbre, la colline et les hommes. (VI/1326-1327)

notre tâche [est de] faire entendre que la culture ne se comprend que mise au service de la vie, que l'esprit peut ne pas être l'ennemi de l'homme. [...] l'effort de l'intelligence humaine doit être un patrimoine commun et non une source de conflits et de meurtres. (VI/1327)

Sur un plan plus général, l'importance que Camus attache dans sa conférence au côté « oriental » de la Méditerranée pourrait être expliquée, en partie du moins, comme une réaction contre l'esprit de suprématie de « Pour la défense de l'Occident ». Ainsi Camus souligne que c'est de l'Orient que la « vraie » Méditerranée se rapproche, « *Non de l'Occident latin.* » (IV/1325). Et en disant à son public algérois qu'une de leurs tâches est de favoriser les divers aspects de la culture méditerranéenne, il déclare : « *Nous sommes d'autant plus préparés à cette tâche que nous sommes au contact immédiat de cet Orient qui peut tant nous apprendre à cet égard. Nous sommes ici avec la Méditerranée contre Rome.* » (V/1326).

Il va sans dire que cet « orientalisme » de Camus est fort problématique. En disant – à Alger – que « nous » sommes au contact immédiat de l'« *Orient* », Camus laisse entendre, évidemment, que « nous autres Européens d'Algérie » sommes au contact immédiat des « Arabes ». Ainsi il prétend que « *L'Afrique du Nord est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent* », appuyant cette affirmation de l'observation – discutable pour le moins – qu'« *il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent* » (IV/1325)¹.

Traditionnellement, on a vu « La nouvelle culture méditerranéenne » comme la première expression de l'humanisme méditerranéen de Camus (la fameuse « *pensée de midi* »). La critique postcoloniale, d'autre part, resituant la conférence dans son contexte algérien, regarde la vision de la Méditerranée qu'elle présente comme un mythe qui, au mieux, a essayé de dépasser ou d'échapper à la réalité du régime colonial, et au pire, a contribué à masquer celle-ci ou même à le légitimer². Lorsque Camus précise dans sa conclusion, pourtant, que ce sont « *les hommes d'Occident* » (VI/1327) qui doivent s'attacher à l'effort d'ensemble que sa conférence propose, c'est au public auquel « Pour la défense de l'Occident » s'adresse qu'il semble faire référence. Quoi qu'elle soit d'autre, « La nouvelle culture méditerranéenne » a aussi constitué une intervention dans une polémique politico-culturelle contemporaine, et spécifiquement française, entre intellectuels pro- et anti-fascistes sur la guerre d'Éthiopie.

Neil FOXLEE

¹ Camus a pu se souvenir ici d'une phrase de Grenier : « *De Marseille à Constantinople, dans les ports de la Méditerranée, tout un peuple – le même – vit pieds nus sur les quais.* ». Jean Grenier, « Cum Apparuerit... », NRF XXXIV (janvier-juin 1930), pp. 641-47, p. 642.

² Voir Foxlee, « Mediterranean humanism ». Ces deux articles font partie d'une plus grande étude en cours.

Contribution : « Respirer à fond la Méditerranée »

[Albert Camus et Jean Grenier – suite]

On n'en aura sans doute jamais fini d'identifier et de mesurer tous les points de convergence existant entre Jean Grenier et son élève, Albert Camus. L'un et l'autre ont d'ailleurs, chacun de son côté, tenu explicitement à exprimer leur dette l'un envers l'autre par des textes convergents dans lesquels les souvenirs tissent à la fois des connivences et des parentés qu'on peut qualifier de spirituelles. Il y eut, bien sûr, du vivant des deux la préface de la réédition des *Îles* de Jean Grenier en 1959. Il y eut aussi ensuite ces trois textes de Jean Grenier qui ne peuvent être dissociés et qui portent des inflexions complémentaires. L'« effroi » ressenti par Grenier au moment de la mort de Camus est confessé « à chaud » dans le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française* publié au lendemain de la mort de l'écrivain et l'évocation de l'homme et de son œuvre se termine par une citation de la *Divine Comédie* de Dante, ouverture sur l'avenir « *Poca favilla gran fiamma secunda* », « à une petite étincelle succède une grande flamme »¹. Moins de deux ans plus tard, c'est à Jean Grenier qu'il appartient de préfacer le premier volume des textes de Camus publiés dans la célèbre collection de la Pléiade². C'est une longue préface (à relire périodiquement) qui tente une étude synthétique : elle souligne l'ampleur de l'œuvre de Camus dans une métaphore agreste comprenant sans doute une référence implicite au philosophe Descartes : l'œuvre « grandissait et s'amplifiait à la manière d'un arbre ». Il y a enfin ce bouquet d'adieu que constitue le volume d'hommages publié en 1968 par Jean Grenier, quelques années après la disparition du Prix Nobel, sous le titre pudique, *Albert Camus*, et avec le seul sous-titre, pudique lui aussi, *Souvenirs*.

Alger-Oran-Tipasa, même combat

Certes *l'inspiration méditerranéenne* constitue un point de rencontre et le fil directeur le plus évident. Du premier voyage en Italie en 1921 à 23 ans, du voyage en Italie avec Max Jacob, au séjour au Caire après la seconde guerre mondiale de 1945 à 1950 en passant par les escales à Alger en 1923-1924 et entre 1930 et 1938, la Méditerranée habite l'œuvre et la vie de ce natif des rives de la Manche. Jean Grenier emploie l'expression *Inspirations méditerranéennes* au pluriel dans le titre de l'ouvrage qu'il publie en 1940 chez Gallimard et la courte préface donne le ton en termes de lieux (au pluriel), de bonheur suscité, et de métaphysique en des mots qui évoquent irrésistiblement le texte de Camus « La culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne », cette conférence inaugurale faite à la Maison de la Culture d'Alger le 8 février 1937 : « Il existe pour chaque homme des lieux prédestinés au bonheur, des paysages où il peut s'épanouir et connaître au-delà du simple plaisir de vivre, une joie qui ressemble à un ravissement, une des joies dont parle Flaubert » ; « j'ai entrevu quelquefois un état de l'âme supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile », déclare de son côté Jean Grenier. « La Méditerranée peut inspirer un tel état de l'âme. Elle ne risque pas de jeter dans cette confusion des sentiments qui faisait voir aux romantiques dans les paysages un aliment spirituel ou même une intuition du divin. Par les lignes et les formes qu'elle impose elle rend la vérité inséparable du bonheur ; l'ivresse même de la lumière n'y fait qu'exalter l'esprit de contemplation. Ainsi peut-elle inspirer une métaphysique qui soit à égale

¹ Jean Grenier, « Il me serait impossible... », *La Nouvelle Revue Française*, Hommage à Albert Camus, 1913-1960, 1^{er} mars 1960, n° 87, p.409.

² Le second tome qui paraît en 1965 ne comporte pas de préface.

distance du culte de l'Absolu et du culte de l'Action »¹.

En bref, les lieux créent un état d'âme, une émotion. Et si l'on ouvre le volume, c'est bien de lieux dont il est question et Jean Grenier les aborde dans un ordre qui n'a rien de biographique : l'Algérie par laquelle il commence, l'Italie, la Provence et la Grèce. Ce sont là des inspirations, des respirations, pourrait-on même dire car, après tout, l'émotion n'est-elle pas en fait une respiration ? Jean Grenier ne donne jamais de définitions de ce qu'il appelle inspiration. Le mot, pas plus que celui de Méditerranée ou méditerranéenne ne figure dans l'un de ces *Lexiques* qu'il aimait confectionner. Le livre même de l'ouvrage est emprunté – avec son accord – à cet autre grand méditerranéen dont on n'attendrait sans doute pas le rapprochement avec Camus qu'est Paul Valéry. Jean Grenier le mentionne en note de la préface et il le redit dans ses entretiens avec Louis Foucher en 1968². Et dans cette conférence intitulée précisément *Inspirations méditerranéennes* (sans article) prononcée le 24 novembre 1933 et publiée dès le 15 février 1934 dans la revue *Conferencia*, c'est bien d'une ville, Sète en l'occurrence, que part Valéry³. Les villes de Grenier n'excluent pas la métropole et la campagne, fût-elle romaine : l'herbe des champs de Provence vient aromatiser les terrasses de Lourmarin, que découvrira plus tard Camus. Le texte de Grenier – son premier livre – publié dès 1930 dans une collection intitulée précisément *Les Terrasses de Lourmarin* sous le titre *Cum apparuerit*, ne figure pas dans *Inspirations...* Mais il comprend déjà, dix ans auparavant, la trace de ces émotions et le tissage des thèmes : « Je n'ai pas besoin de faire effort pour évoquer ces temps heureux où je voyageais le long de la Méditerranée : ils me sont continuellement présents. Les nuits chaudes sur les terrasses d'Alger, le sirocco qui desséchait les lèvres comme un désir, l'éclat des paysages en Italie et l'ardeur des hommes; magnificences qui pour moi ne furent pas stériles »⁴.

Six textes composent la section « Afrique du Nord » d'*Inspirations méditerranéennes*, les six sont localisés, parfois ils comportent une indication de temps : le soir, la nuit. Le premier, intitulé *Santa Cruz* nous remet explicitement dans la proximité de Camus. Trois ans auparavant, en 1937 à Alger, Jean Grenier avait publié un volume comprenant une série de textes sous le titre *Santa Cruz et autres paysages européens* dans la collection *Méditerranéennes* créée par Edmond Charlot⁵. Si le livre porte le numéro IV de la collection, il s'agit des textes que Jean Grenier avait promis à Edmond Charlot quand ce dernier lui avait parlé de son projet de se lancer dans l'édition. Le numéro II de la collection, publié la même année, n'est autre que *L'envers et l'endroit*, premier ouvrage de Camus publié sous son nom. Une comparaison entre le volume publié par Edmond Charlot et celui publié par Gallimard fait apparaître que tous les textes n'ont pas été repris. Jean Grenier le rappelle dans l'avertissement à la nouvelle édition de 1961⁶. Il manque en effet quatre textes : un concerne Alger « Poésie et prose d'Alger », un second Tipasa, un troisième Constantine « Boulevard de l'Abîme » et le quatrième intitulé « Corps et âme » est plus général sur l'Algérie. Ce dernier texte est un commentaire sur une citation de Barrès⁷ : « Barrès a raison. Un pays qui devient un musée, si beau qu'il soit, fatigue vite ». L'Algérie ne fatigue pas, car les ruines sont vivantes et, pour Grenier comme pour Camus, Tipasa en est le symbole.

¹ Préface, *Inspirations Méditerranéennes*, Paris, Gallimard, 1940, p. 9-10.

² Jean Grenier, *Entretiens avec Louis Foucher*, Paris, Gallimard, 1969, p. 26.

³ Paul Valéry, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, tome 1, p. 1084-1098.

⁴ Jean Grenier, *Cum apparuerit*, Lourmarin, 1930, collection Les Terrasses de Lourmarin, XVIII, p. 14, avec trois dessins de Noël Vesper. « J'ai relu *Cum apparuerit* et j'ai été très content », écrit Albert Camus à Jean Grenier le 19 juillet 1939, Albert Camus-Jean Grenier, *Correspondance, 1932-1960*, avertissement et notes par Marguerite Dobrenn, Paris, Gallimard, 1981, lettre 22, p. 36.

⁵ La provenance des textes n'est pas indiquée dans le volume !

⁶ Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, Paris, Gallimard, « Folio », 1998, avertissement de 1961, p. 11.

⁷ C'est Barrès qu'évoquera précisément aussi Camus, à propos de Grenier dans sa préface à la réédition des *Îles* : sa langue, dit-il, « coule, rapide, mais ses échos se prolongent. Si l'on tient au rapprochement, il faudrait parler de Chateaubriand, et de Barrès qui ont tiré du français de nouveaux accents. »

Et à propos de l'absence dans le volume de Grenier des textes sur Alger et Tipasa, on ne peut s'empêcher de relever que Camus, une année auparavant, avait publié dans *Noces* deux textes portant précisément sur Alger et Tipasa. À cette époque les deux textes de Camus mettant en scène Oran dans *Le Minotaure* et dans *La Peste* n'étaient pas encore d'actualité. Comment alors ne pas rappeler à propos de cette absence, ce que Grenier disait à Louis Foucher : « Personne n'a parlé du soleil et de la mer, entendons la Méditerranée comme Albert Camus. Il l'a fait avec un accent pénétrant, c'est-à-dire qu'on ne lit pas ce qu'il a écrit avec admiration seulement, mais encore avec émotion. Le lecteur est touché au sens propre du mot ».

Par ailleurs, *Les Îles* dont Camus a souligné l'importance thématique, émotive et stylistique, avec le panache que l'on sait dans la préface de 1959, et *Inspirations méditerranéennes* entretiennent un rapport de complicité. Dans une réédition de 1947 précédant de dix ans celle incluant la préface de Camus, les deux textes auraient même été publiés ensemble.

Les traces d'une pensée partagée ou de la philosophie première

« Une œuvre, un homme », c'est sous ce titre, que dès février 1943, Jean Grenier fut un des premiers à saluer son ancien élève. Il le faisait, juste après l'« Explication de *L'Étranger* » par Jean-Paul Sartre, dans une revue aux connotations fortement méditerranéennes et qui n'a cessé d'opérer un pont entre les deux rives, françaises à l'époque, de la Méditerranée : le numéro 253 des *Cahiers du Sud*¹. Albert Camus ne concevait son œuvre que sous une triple expression : roman, théâtre, philosophie. Jean Grenier n'a publié ni roman ni théâtre, mais il a su aussi prendre sa place d'écrivain en dépassant la simple technicité philosophique par l'emploi d'une forme littéraire, l'essai, qu'affectionnait, qu'affectionnera Albert Camus. Ce dernier le notait déjà au début des années 1950, quand, saluant à la radio Jean Grenier, à l'occasion de l'attribution du Prix du Portique, il déclarait : « Cet écrivain, qu'on dit subtil et que je trouve fort (il a la force de ceux qui n'appuient pas), ayant à parler d'une certaine solitude, a dédaigné de la mettre en scène. Il n'a pas choisi le théâtre ou le roman qui peuvent forcer le succès. Mais l'essai, qui persuade. Il n'a pas cru qu'il était nécessaire d'être violent, obscène pour être efficace. Mais il a parlé la langue même de la solitude, une des plus pures, une des plus nombreuses, des plus chaleureuses qu'on puisse lire aujourd'hui. »² Solitude, n'est-ce pas un mot qui pourrait s'appliquer tout à la fois à Camus et à Grenier ? Le titre envisagé pour *Les Îles* était initialement *L'Homme seul*.

Écrivain certes, Jean Grenier n'en demeure pas moins philosophe et professeur de philosophie, il en vécut toute sa vie. Aussi importerait-il de procéder à une comparaison méticuleuse des thèmes abordés par les deux écrivains : la solitude en est un. Dans l'attente de ce travail, et dans le cadre de ce colloque, je voudrais faire trois remarques préliminaires.

En 1936, Albert Camus rédige à la Faculté des Lettres d'Alger un Diplôme d'Études Supérieures portant sur les rapports entre l'hellénisme et le christianisme à travers Plotin et saint Augustin. Si la référence à saint Augustin est évidemment africaine, d'Afrique du nord, le diplôme lui-même englobe le monde méditerranéen tardif, hellénique plus que grec classique. Il est pour le moins frappant de constater que rares sont les références aux auteurs grecs classiques : Platon, Aristote ou

¹ Jean Grenier y avait déjà publié en mai 1936 un texte intitulé « Sagesse de Lourmarin » qui sera repris en 1939 dans la série « Terrasses de Lourmarin », hors du recueil *Inspirations méditerranéennes*. Camus qui avait aimé ce texte le commente dans une lettre à Grenier du 26 juillet 1936 : « Je comprends mieux ce que vous pensez maintenant. Ce qui me paraissait difficile est que votre position implique un choix, de même que le marxisme. »

² Albert Camus, « Jean Grenier », in Albert Camus-Jean Grenier, *Correspondance, 1932-1960*, avertissement et notes par Marguerite Dobrenn, Paris, Gallimard, 1981, Annexe II, p. 279-280.

les présocratiques que lira avec passion plus tard le poète René Char, ami de Camus¹. Les « tardifs » ou « tard venus » sont plus fréquents : Epictète, Porphyre, Celse, Tertullien. Comment ne pas voir aussi, dans le choix du sujet comme dans les auteurs cités, une influence de Jean Grenier qui à l'époque résidait toujours à Alger et intervenait à la Faculté aux côtés de René Poirier, le titulaire de la chaire de philosophie ? Ce privilège donné à l'antiquité tardive sur les fondateurs, aux « Romains » sur les « Grecs » se retrouve en effet aussi dans l'œuvre de Jean Grenier, qui publiera d'ailleurs peu d'années plus tard un volume d'œuvres choisies de Sextus Empiricus. On le voit, la Méditerranée philosophique ne se limite pas à la Grèce, mais englobe tout le bassin méditerranéen.

C'est aussi en 1936 que Jean Grenier achève sa thèse consacrée à la *Philosophie de Jules Lequier*, qui paraît dans les Publications de la Faculté des Lettres d'Alger. Camus s'en soucie, écrivant même de Salzbourg, le 26 juillet 1936 : « J'espère qu'à l'heure actuelle votre thèse est terminée et que l'Université voudra bien oublier son système de rivalités et de protection en votre faveur. »² Ce philosophe breton (1814-1862) qui s'est probablement suicidé en mer était hanté par l'angoisse. Au moment où il travaillait son étude et où il préparait un volume de morceaux choisis publiés en 1936 chez Vrin (volume aujourd'hui oublié au profit de l'édition faite en 1952 par Grenier), Grenier a sans doute mis Camus sur la piste de cet auteur. En tout cas, s'il ne comporte pas de référence précise, le nom de Lequier est évoqué au tout début du *Mythe de Sisyphe*³ aux côtés du philosophe cynique, Peregrinos, et du héros du roman de Dostoïevski, Kirilov.

À la Libération, Jean Grenier fut chargé par Gallimard de créer une collection philosophique qui portait un nom tout simple, *La métaphysique*. La présentation de la collection précise : « Les problèmes d'aujourd'hui sont les mêmes que les problèmes d'hier et d'avant hier. Ils sont seulement formulés de manière différente, mais ils en reviennent toujours pareillement à demander si toute existence qui n'est pas fondée métaphysiquement, et dans laquelle, par conséquent, l'intelligence ne joue pas son rôle à la recherche d'une indispensable vérité, n'est pas une existence nécessairement confuse et malheureuse. » Un seul volume paraîtra dans la collection. Le second intitulé *La Liberté* ne verra pas le jour. Il n'est pas indifférent de noter que dans ce volume consacré à *L'Existence*, Grenier demande à son ancien élève un texte et qu'il cite même le *Caligula* de Camus dans son propre texte sur l'indifférence⁴. Ce volume, réponse à l'existentialisme ambiant, comprend des grands noms de la philosophie : Maurice de Gandillac, Louis Lavelle, René Le Senne, et d'autres noms plus éloignés de l'université : Benjamin Fondane, Brice Parain. Camus doit à l'orthographe de son nom d'ouvrir le recueil, classé par ordre alphabétique des contributions. Il est probablement un des plus jeunes. Son texte s'intitule « Remarques sur la révolte. » Cette présence est l'hommage d'un maître à un de ses brillants élèves.

Jean Grenier, comme Albert Camus, ne sont pas des philosophes traditionnels et occupent une place à part dans le paysage philosophique français de la deuxième moitié du XX^e siècle par l'originalité de leurs thèmes et de leurs références, comme par leur écriture ! « Vivre plutôt *en marge* », disait déjà Jean Grenier dans les *Îles*⁵.

Le Combat des arts

¹ Il rendra compte très favorablement de la traduction de Jean Voilquin, *Les Penseurs grecs avant Socrate*, dans la revue *L'Arche*, 9, septembre 1945, p. 118-119.

² *Idem*, lettre 15, p. 26.

³ Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965, collection de La Pléiade, p. 102 (Dans l'attente d'une vérification précise, je laisse de côté l'intéressante remarque de Roger Grenier signalant que plusieurs formules du *Mythe* publié en 1942 se retrouvent dans le livre de Jean Grenier *L'Existence malheureuse* publié en 1957, *ibid.*, p. 1431).

⁴ *L'Existence*, Paris, Gallimard, 1945, p. 93.

⁵ *Les Îles*, édition Gallimard, « Folio », p.25.

Peu après la fin de la seconde guerre mondiale, Jean Grenier assume une chronique de philosophie dans la revue *L'Arche* publiée par l'éditeur Edmond Charlot sous le patronage d'André Gide par les soins de Jean Amrouche et de Jacques Lassaingne, qui devint un très grand historien d'art. Grenier y publie dès le numéro 9 de septembre 1945, avant que Camus ne rejoigne le comité de rédaction à partir du numéro 13 de février 1946.

Mais auparavant, il avait participé, aux côtés de Camus, à l'aventure du journal *Combat*. Il le fit dès septembre 1945, un mois après la Libération de Paris. Grenier y publie régulièrement sous la rubrique *Les Arts* une chronique très variée des expositions, des livres et des galeries. Dix-sept chroniques¹ entre le 25 septembre 1945 et le 25 janvier 1946, suivies de quatre autres entre le 3 mars et le 30 octobre 1945. On est d'autant plus surpris de la richesse de ces chroniques, de la variété des noms évoqués, que de telles incursions dans le domaine de l'art semblent peu nombreuses dans la période précédente de la vie de Jean Grenier, comme s'il s'agissait, en liaison avec l'accueil par Camus dans son quotidien, d'une inflexion dans la carrière de Jean Grenier dont le dernier poste universitaire après Lille fut, de 1962 à 1968, la chaire d'esthétique et des sciences de l'art à la Sorbonne à Paris. On retrouvera aussi la même conjonction de dates dans les chroniques d'art données quelques années plus tard à *L'Express*. Camus y est éditorialiste de mai 1955 à février 1956, Jean Grenier du 29 octobre 1955 au 1^{er} mars 1956.

On ne saurait oublier que Camus fut aussi critique d'art, qu'il rédigea pour *Alger Étudiant* une série de chroniques sur les peintres algériens et sur les peintres accueillis à la villa Abd el Tif. Après la guerre, il préfaça aussi des expositions de plusieurs peintres. Il est d'abord frappant de constater que la préférence de Camus va généralement à un certain réalisme, alors que Grenier ne refuse absolument pas une certaine abstraction. Il est aussi frappant de constater que les textes de Grenier s'avéreront très divers et que peu de peintres se sont vus dotés de textes à la fois de Camus et de Grenier, ni parmi ceux dont Camus a préfacé une exposition ni parmi ceux qui l'ont illustré de son vivant (Mayo, Pierre-Eugène Clairin, Edy-Legrand, Jacques Houplain). Mais dans cette proximité d'intérêt, je voudrais évoquer trois noms : Picasso, Orlando Pelayo, Richard Maguet. La Méditerranée est au cœur, là aussi.

1. D'abord Picasso. Camus ne cite pas Picasso qui ne l'a jamais illustré². Mais il a participé à la création de la pièce de Picasso *Le Désir attrapé par la queue*, le 16 juin 1944 dans l'atelier du peintre. Il en assurait même la mise en scène. Grenier consacre une chronique à Picasso après une visite à l'atelier. Il est émouvant de constater que dans ce numéro leurs deux noms se retrouvent l'un en dessous de l'autre, puisque, juste au-dessus de la chronique de Grenier, Camus publie sous le bandeau commun « Les lettres et les arts » un texte, repris dans *Actuelles I*, « Le pessimisme et le courage » : « Non (c'est Camus qui parle) tout ne se résume pas dans la négation ou l'absurdité. Nous le savons. Mais il faut d'abord poser la négation et l'absurdité puisque ce sont celles que notre génération a rencontrées et que ce sont celles dont nous avons à nous arranger. »³ Rare incursion dans le domaine des lettres pendant la collaboration de Camus à *Combat*, rare (et peut-être même seul numéro de *Combat* dans lequel Camus donne à la fois un éditorial et un texte signé !) Ce mélange exprimé de scepticisme, d'espoir et de volonté se retrouverait dans certaines œuvres de Grenier.

2. Ensuite Orlando Pelayo. C'est un peintre espagnol de Paris, de l'entourage de Picasso. Mais il

¹ À la liste publiée dans *Jean Grenier, regard sur la peinture, 1944-1971*, Morlaix, Musée des Jacobins, catalogue de l'exposition, 6 juillet 1990-15 octobre 1990, (commissaires de l'exposition Jacques André et Françoise Daniel), j'ajoute la chronique du 20 octobre 1944 : « Une exposition Max Jacob (Galerie Visconti) . »

² L'édition de *La Peste* publiée en novembre 1964 dans le cadre des Prix Nobel de Littérature pour la Guilde des bibliophiles comprend une reliure ornée d'un dessin original de Picasso.

³ *Camus à Combat*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, Gallimard, 2002, Cahiers Albert Camus 8, p. 310.

arrive à Paris après un séjour en Algérie à partir de 1939. Ses premières expositions se font à la Galerie Colline à Oran que fréquentait Camus pendant son séjour dans cette ville au début de la guerre. De leur rencontre, de leur amitié durable naîtront notamment en 1956 une série de portraits d'Albert Camus¹. Grenier lui consacra une chronique dans *La Nef* en mai 1955². « Pelayo est-il figuratif ? Est-il abstrait ? Il n'est plus figuratif au sens courant du mot : vous ne distinguez pas ses chèvres, ses ânes, ses taureaux du premier coup ; et pourtant ils sont là. Il n'est pourtant pas abstrait puisqu'il ne couvre pas sa toile de taches, de lignes, de bandes sans référence avec le monde tel qu'il nous apparaît. Le plus juste serait encore de dire qu'il est un des meilleurs tenants de l'impressionnisme actuel. » Sur un même tableau, en 1955 ou 1956, il fait figurer les portraits à droite de Jean Grenier, à gauche d'Albert Camus, seule représentation à ma connaissance (si l'on exclut les clichés photographiques) où l'on va retrouver les deux hommes, côte à côte. De ces impressions, de ces émotions ressortent au centre des visages la vigueur des yeux et la teneur des bouches. Voir et parler.

3. Enfin Richard Maguet. Dans la revue *Fontaine* éditée à Alger par Max-Pol Fouchet en septembre 1941, Jean Grenier fait paraître « En souvenir de Richard Maguet » qui est un de ses tout premiers articles sur l'art et sur un artiste contemporain³. Destin brisé que celui de ce peintre né en 1896 dans l'Artois – province qui fut longtemps espagnole, remarque Grenier – et mort à la guerre (comme le père de Camus) le 10 juin 1940 en défendant le pont de Sully-sur-Loire. « Ce qui frappait en lui, c'était la spontanéité. On était avec lui, tout de suite de plain-pied. Ce mot *vie* dont on a usé à tort et à travers, reprenait avec lui son vrai sens : il était aussi vivant qu'on pût l'être avec tout ce que cela signifie de primesautier, d'intuitif et même d'ingénu ». On pourrait penser que Grenier fait ici un portrait du méditerranéen. Quelques années plus tard, en avril 1949, Albert Camus préfacera une exposition du peintre à la Galerie André Maurice à Paris, définissant sa peinture comme une « peinture d'acquiescement » : « La sensualité d'abord tourmentée se libère et s'affine. C'est alors l'instant du "oui", cette heure où les saisons éclatent, où les bouquets de lumière foisonnent autour des visages tranquilles de la sagesse. Une quête se termine ici dans une Ithaque de lumière. »⁴ Ainsi ce regard croisé de Grenier et de Camus sur le même peintre – seul exemple à ma connaissance – nous ramène en Méditerranée. Richard Maguet fut boursier de la villa Abd-el-Tif en 1932 en même temps que le sculpteur Damboise et vécut à Alger. « On aimait à le voir vivre dans ce beau jardin d'Abd-el-Tif où les fleurs poussaient sans contrainte sous un ciel qui n'était pas le sien et qu'il avait su comprendre et aimer », se souvient Jean Grenier. Mais cette présence de Maguet entre eux revêt encore une plus grande importance si l'on note que ce n'est pas un texte important que Camus a consacré à Maguet mais deux – fait qui ne se reproduira chez Camus dans le domaine artistique qu'avec un de ceux qui l'a illustré, le graveur Pierre-Eugène Clairin. Le premier mai 1934 – quinze ans avant l'exposition de la Galerie André Maurice, sept ans avant l'article de Grenier – Albert Camus écrivait dans *Alger Étudiant* : « C'est dans les toiles de M. Maguet que j'ai retrouvé l'exquise lumière de la colline du Jardin d'essai, cette lumière aérée d'un bleu profond qui coule entre les pins; que j'ai mieux compris la campagne de Tipasa dans l'éclaboussement du soleil d'été; que je me suis plongé à nouveau dans la plénitude qui monte de la baie chaleureuse vers les terrasses ensoleillées qui la dominent. »⁵

Celui qui est aujourd'hui venu de la région parisienne vous saluer de la part de la Société des

¹ *Les Peintres d'Albert Camus*, Lourmarin, Rencontres méditerranéennes Albert Camus, catalogue de l'exposition, p. 45 et page de couverture.

² Reproduit dans le catalogue de l'exposition de Morlaix, p. 71.

³ Ce texte sera repris sans modification dans le volume qui sera consacré au peintre en novembre 1941 par la librairie d'art Louis Reynaud.

⁴ Albert Camus, *Richard Maguet, 1896-1940*, Paris, Galerie André Maurice, 1949, non paginé.

⁵ Cité par Élisabeth Cazenave, *La Villa Abd-el-Tif, un demi-siècle de la vie artistique en Algérie, 1907-1962*, sl, Association Abd-el-Tif, p.256.

Études Camusiennes et de sa présidente, Agnès Spiquel, fait aussi mémoire de sa fondatrice, Jacqueline Lévi-Valensi. Il ne saurait oublier qu'il l'a fait au terme d'un voyage, voyage intellectuel dans les œuvres de Camus et de Grenier. Il ne saurait non plus oublier que le rapport entre Grenier et Camus se place sous le signe de la mémoire du père. Il lui arrive aussi de faire halte méditative sur la tombe du père de Camus, située à Saint-Brieuc, dans cette ville chère à Grenier, et aussi à Louis Guilloux. Camus s'y était lui-même rendu en leur compagnie, croisant ainsi les mers dans cette ville maritime pour mieux faire face plutôt que de croiser les fers. *Le Premier homme*, dans sa pudeur et son inachèvement, s'en fait l'écho littéraire. Mais il ne saurait non plus oublier que le voyage tient, dans l'œuvre et dans la vie de l'un et de l'autre, une place privilégiée. Place aussi qui dépasse la seule Méditerranée pour aborder différentes rives du monde : Brésil, États-Unis, Europe... Et les voyageurs trouvent leurs terres, malgré le cri de Camus : « On ne voyage pas pour son plaisir, il n'y a pas de plaisir à voyager. » Jean Grenier, grand voyageur, rendait aussi hommage à la conception que se faisait très tôt, remarquait-il, Camus du voyage. Il déclare dans les entretiens avec Louis Foucher : « À cet égard, Camus a défini de manière très profonde le voyage comme une ascèse.¹ ».

Guy BASSET

Rome, 13 avril 2006

Convegno internazionale « Ispirazioni mediterranee »
Albert Camus e Jean Grenier

[Voir *infra* le programme de l'ensemble dans lequel s'est inscrit ce colloque]

¹ *Op. cit.* p. 32.

Contribution : « Chronique philatélique »

Le 24 juin 1967 - sept ans seulement après la mort de Camus - est mis en vente « Premier Jour » à Lourmarin un timbre consacré à l'écrivain qui représente son portrait. Il est répertorié sous le numéro 1514 dans le catalogue Yvert et Tellier des timbres français. Plusieurs enveloppes « Premier Jour » ou « Cartes Maximum » sont émises à cette occasion, comportant une photo de Camus ou un portrait gravé et signé différent de celui du timbre. Tiré à 4.160.000 exemplaires, ce timbre-poste sera mis en vente générale dans tous les bureaux de poste, comme cela se fait traditionnellement, deux jours plus tard le 26 juin 1967 ; puis retiré de la vente quelques mois plus tard le 24 février 1968.



Ce timbre a un pouvoir d'affranchissement de 30 centimes, correspondant au tarif de l'époque de la lettre 1^{er} échelon (moins de 20 g.) et est vendu avec une surtaxe de 10 centimes au profit de la Croix-



Rouge. Il paraît dans une série « Personnages célèbres », en même temps que trois autres timbres à surtaxe consacré à des écrivains ou hommes de lettres : Émile Zola, Beaumarchais et Saint François de Sales. Camus est le seul contemporain. L'émission d'un timbre est soumise, sur proposition d'une commission spécifique, à l'approbation du Ministre de tutelle. Yves Guéna qui venait d'être nommé, le 8 avril 1967, avait succédé à Jacques Marette qui avait été au ministère dans les deux gouvernements Pompidou précédents, c'est-à-dire depuis le 7 décembre 1962. Il est donc probable que c'est Jacques Marette qui avait initié ce projet de timbre.

de timbre.

Le timbre représente un portrait de Camus vu de trois quarts. « Lors de la parution la presse s'indigne de la non-ressemblance du portrait de l'écrivain »¹. Le fond du timbre représente à gauche le soleil et la mer avec un personnage sur la plage, allusion probable à *L'Étranger*. Le fond à droite est moins net et développé : on y note cependant la présence d'une femme en robe longue (*La Peste* ?). Le timbre ne porte comme mention que les années de naissance et de décès de l'écrivain.

Le timbre, imprimé en taille-douce, a été dessiné et gravé, comme celui de Zola, par Claude Durrens². De 1959 à 1997, pendant près de quarante ans, Claude Durrens a gravé près de 400 timbres pour la France et de nombreux pays étrangers : Monaco, Andorre, Laos, Liban et de nombreux pays d'Afrique francophone (Cameroun, Mali...). Il était en outre graveur pour les billets de banque et a réalisé la gravure de deux billets représentant des écrivains : le 200 F

¹ In *Le Patrimoine du timbre-poste français*, sous la direction scientifique de Jean-François Brun, Flohic éditions, 1998, p. 569.

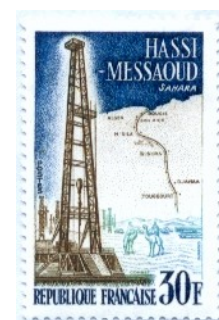
² Claude Durrens n'a assuré que la gravure pour les deux autres timbres de la série : Beaumarchais et Saint François de Sales.

« Montesquieu » et en 1958, en collaboration avec Armanelli, le 500 F « Pascal » qui avait été dessiné par Lucien Fontanarosa. Ce dernier artiste, rappelons-le, avait illustré *La Peste* de Camus dans l'édition Pourpre en 1949 et dessiné en 1959 la couverture de l'édition de poche de *L'Étranger*.

Claude Durrens est surtout connu pour avoir gravé, également en 1967 (année pendant laquelle paraîtront 33 timbres), le timbre d'usage courant, la Marianne d'après Henry Cheffer. Celui-ci, décédé dix ans auparavant, avait reçu en 1906, quarante-six ans avant Claude Durrens, le Grand Prix de gravure de Rome.



Claude Durrens, né le 22 août 1921 à Cenon (Gironde) et décédé le 20 décembre 2002 à Bordeaux, a effectué ses études à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts. Dès 1939, il obtient le premier prix de gravure de la ville de Toulouse et en 1946 celui de la ville de Bordeaux. Mais le plus prestigieux est assurément celui de Rome qui entre 1804 et 1968 ne compta que trois titulaires. La carrière philatélique de Claude Durrens commença à la veille de la mort de Camus. En 1959 il réalisa un premier timbre pour le Cameroun. Et deux mois plus tard, le 23 mai 1959, il grava le timbre de France consacré à Hassi Messaoud, Jacques Combet en ayant réalisé le dessin. C'est dès février 1960 qu'il effectua seul les deux opérations de dessin et de gravure de son premier timbre, *le Musée d'art moderne de Saint Étienne*. Son dernier timbre a été consacré le 18 octobre 1997 au *Collège de France*.



On note la participation de Claude Durrens à 116 timbres français. Le timbre consacré à Camus est à la fin du premier tiers de sa production philatélique. Sa carrière a été honorée à plusieurs reprises du grand prix de l'Art philatélique français : en 1961 pour Lacordaire, en 1965 pour le château de Joux (Doubs), en 1966 pour le *Nouveau né* de Georges La Tour, puis en 1971 et 1972 pour deux timbres gravés, dessinés par Robert Chapelet, peintre de la marine (cap-hornier et terre-neuvas).

Les personnages restent relativement peu fréquents dans l'œuvre philatélique de Claude Durrens qui a réalisé surtout des paysages et des reproductions de tableaux. On notera avant le timbre consacré à Camus, ceux concernant Charcot (1960), Antoine Drouot, général du Premier empire (en 1961), la Champmeslé et Raimu (en 1961) Lacordaire (dessin et gravure 1961), Edouard Estaunié et Gustave Charpentier (1962).

Camus est le dernier timbre de personnages, après ceux de Lacordaire et de Zola, dont Claude Durrens assurera à la fois le dessin et la gravure. Il gravera ensuite les timbres concernant Nungesser et Colli (1967), Louis Le Vau (1970), Louis Jouvot (1981), Pierre Waldeck-Rousseau (1984). Enfin signalons dans une proximité avec Camus que c'est Durrens qui a dessiné et gravé le timbre consacré à Cordes (en 1980)¹.



Claude Durrens, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts en 1986, est par ailleurs auteur d'estampes, de compositions monumentales, de cartons de tapisserie... Il est aussi illustrateur et a notamment illustré Martin Luther, Philippe de Commines et Machiavel.

¹ Voir. la préface donnée par Camus en 1954 à l'ouvrage de Claire Targuebayre, *Cordes-en-Albigeois*..

Le délai entre le décès de Camus et l'émission d'un timbre est un des plus courts qui soient dans l'histoire philatélique française. Deux exemples peuvent être relevés de délais plus courts. René Coty meurt en 1962 et c'est 1964 que le timbre qui lui est consacré est émis, le général de Gaulle, son successeur à la Présidence de la République étant encore en fonction. Précédemment, parmi les écrivains, un délai de quatre ans s'était écoulé entre la disparition de Saint-Exupéry et la parution en 1948 du timbre honorant tout à la fois l'écrivain et l'aviateur. Mais Albert Camus, Prix Nobel de Littérature, disparu de façon tragique et précoce, se devait d'être célébré rapidement.



En 1961, à l'occasion du 60^e anniversaire du Prix Nobel, la Suède émet 3 timbres honorant les lauréats de 1901. Cette émission est reprise chaque fin d'année jusqu'en 1981 avec les portraits des lauréats de 60 ans avant. En 1982, la poste suédoise change la formule de cette émission devenue traditionnelle en retenant chaque année cinq (puis quatre) lauréats d'une des catégories : physique, chimie, littérature, médecine et Paix. La dernière parution a lieu en 2001. En 1990 Albert Camus a les honneurs de cette émission en même temps que trois autres Prix Nobel de littérature : Pär Lagerkvist (1957), Ernest Hemingway (1954) et Boris Pasternak (1958). On sait la proximité des deux derniers avec Camus¹.

Guy BASSET

Pour en savoir plus :

Claude Durrens : « Aspects peu connus de la gravure : le timbre-poste et le billet de banque », *Institut de France, Académie des beaux-arts*, communication faite à la séance du 22 juin 1988.

Claude Durrens, « Entretien », *L'Écho de la Timbrologie*, numéro de mars 2001.

« Claude Durrens disparaît », *Timbres magazine*, n°33, mars 2003.

« En mémoire de Claude Durrens », *La Philatélie française*, n°597, mai 2005.

Janine Durrens, *Claude Durrens ou l'art de la gravure, de l'estampe au timbre-poste*, Périgueux, 2005.

¹ Sur Pasternak, voir *Carnets III*, Paris, Gallimard, 1989, passim. Merci à M. Daniel Basset, de l'Association Philatélique Rhodanienne, qui a relu une première version de cette note et y a apporté précisions et compléments.

Actualités camusiennes

➔ **Viennent de paraître**

- **Un dossier Camus dans le numéro de mai du *Magazine littéraire***

Autour d'un rassemblement

Faut-il « rendre compte » ou plutôt « faire un compte rendu » du numéro de mai 2006 consacré à Camus par *Le Magazine Littéraire* ? Les puristes s'insurgeront peut-être en raison du caractère éphémère des magazines, fussent-ils mensuels, en raison aussi de la longueur de chacun des articles nécessairement synthétiques, loi du genre d'un journalisme qu'avait pratiqué largement et avec bonheur Camus lui-même. Les sectaires argueront du fait que Jean-Jacques Brochier n'avait pas épargné en son temps Camus dans un pamphlet intitulé *Camus philosophe pour classes terminales*, oubliant que le même avait ouvert le précédent numéro du *Magazine* consacré à Camus en 1990 par ces mots : la « qualité de l'œuvre de Camus vient de ce qu'elle ne s'est jamais engluée dans aucune positivité »² ? Les camusiens – pour autant qu'une telle race existe, pure ou impure – jugeront sur pièces pour y découvrir la perle rare ! Les démocrates apprécieront et retiendront l'aveu de Jean-Claude Brisville qui, avec Jean Daniel, a pris au sein de la génération des témoins privilégiés de Camus la succession des amis de Camus (maintenant disparus) pour en parler avec chaleur : « Il jugeait les faits sans les rapporter à un système. »

Œuvre et pensée ouverte, œuvre et pensée nourricière : telles sont les images qui se dégagent de ce portrait de l'actualité de Camus, de ce dossier coordonné avec finesse par Minh Tran Huy. Olivier Todd et Alain Finkielkraut, dans un entretien croisé, disent la dette qu'ils ont contractée envers Camus sans forcément en être immédiatement conscients et que la parution du *Premier homme* a contribué à faire émerger. Bernard Fauconnier, de son côté, rappelant que Camus avait confié à Jean-Claude Brisville qu'il pensait être en train d'écrire son vrai roman, voit dans cette œuvre posthume au destin singulier la pensée se fondre « dans le grand tout d'une expérience à la fois intime et collective. »

Il est désormais impossible de parler de Camus sans évoquer sa postérité du soleil, la création qu'il suscite dans le domaine littéraire. Quatre écrivains de la Méditerranée célèbrent Camus : Yasmina Khadra qui confesse que c'est à la suite de la lecture de *L'Étranger* qu'il a opté définitivement pour le français comme langue d'écriture ; Maïssa Bey, dont la fidélité à Camus est sans faille ; Abdelkader Djemaï qui partage sa terre oranaise avec Camus ; et Colette Fellous marquée à jamais par *L'Étranger*. Il faut aussi y joindre l'espagnole Carme Riera dont le dernier roman fait la part belle à la figure d'Albert Camus. Mais comment oublier l'amitié de René Char sur laquelle Michel Faucheux revient ? Camus en fut l'éditeur, comme il accueillit en outre Jean Daniel dans sa collection au titre symbolique *Espoir*, lui reconnaissant ainsi une proximité privilégiée évoquée avec émotion sous le titre « Français d'Algérie ».

« Professeur de civisme démocratique », comme le retrace Jeanyves Guérin en une fresque synthétique et avec sa compétence habituelle, Camus n'en demeure pas moins d'une actualité criante à notre époque marquée par le terrorisme. Il revenait, après le 11 septembre, à Denis Salas, magistrat, de le rappeler et de souligner que pour Camus répression et terrorisme construisent des « noces sanglantes. » Loin de tout dogmatisme, et de toute solution définitive, l'apport de Camus ne rési-

¹ Le mot *magazine* apparu en français au XVII^e siècle, dérivé du mot magasin, vient en fait du verbe arabe *khazan* qui signifie rassembler, amasser.

² *Le Magazine Littéraire*, n° 276, avril 1990, p. 18.

de-t-il pas dans la mise au jour d'une tension et de la réponse nécessaire à la question : *comment vivre* à l'intérieur de cette tension ? C'est en tout cas ainsi qu'est lu par Lissa Lincoln le récit *La Chute* que traverse la question du jugement, explicite ou souterraine dans toute l'œuvre de Camus.

Les contributions de Pierre-Louis Rey dessinent comme un fil d'Ariane du numéro : son article « Camus aujourd'hui », affirmatif dans son titre, est en fait questionnant, soulignant l'importance du théâtre dans l'œuvre de Camus, en complément du témoignage de Charles Berling. La chronologie est précise, la bibliographie aussi, toutes deux allant à l'essentiel. Des mots de Camus sont choisis pour ponctuer le numéro : absurde, art, beauté, histoire, révolte, soleil. Il manque peut-être femme et mer, mais tout choix ne peut que susciter de la part du lecteur le regret de ne pas voir les siens retenus ! Et ceux que Pierre-Louis Rey met en valeur sont bien centraux.

« Camus était séduisant, cela explique une partie de la haine qui l'a poursuivi », rappelle Charles Dantzig. De son côté Jean-Louis Hue avec son sens de l'humour indique : « du football qu'il pratiquait avec passion dans sa jeunesse, Albert Camus avait retenu cette leçon : la balle n'arrivait jamais du côté où l'on croyait. »

« Il faut vous faire un rire », a écrit Camus à Brisville. N'est-ce pas aussi la meilleure façon de lire Camus ? Attendrons-nous quinze ans encore le prochain numéro du *Magazine Littéraire* consacré à Camus et que nous réservera-t-il ?

Guy BASSET

• **Un ouvrage de Sophie BASTIEN, *Caligula et Camus. Interférences transhistoriques*, Amsterdam/New York, NY, 2006, XIII, 309 pp.**

Alors que le théâtre d'Albert Camus reçoit de plus en plus de considération de la part des universitaires, cet ouvrage se consacre à la meilleure pièce camusienne, *Caligula*. Il en propose une analyse structurelle, pour en faire ressortir toute la métathéâtralité, et définit les rapports complexes que celle-ci entretient avec la folie et le politique : il cerne ainsi dans leur interaction les motifs qui sont au cœur de l'œuvre. De plus, il établit des liens aussi riches que variés avec des textes historiographiques et des œuvres-phares de la littérature occidentale, qui préfigurent le personnage si puissant qu'est Caligula. En somme, il situe la pièce sur le triple plan d'une tradition philosophique et littéraire qui remonte à l'Antiquité, du renouveau théâtral qui marque le milieu du XX^e siècle, et de la production de Camus dans son ensemble.

Il intéressera étudiants et professeurs qui se penchent sur la littérature française du XX^e siècle, aussi bien que sur d'autres littératures, puisque, par le biais camusien, il traite de la tragédie grecque, de Shakespeare, de Melville, de Pirandello... Il s'adresse plus spécialement à ceux qui étudient le théâtre, que ce soit dans une perspective historique, thématique ou esthétique.

- Chapitre premier : Caligula dans l'histoire
- Chapitre deuxième : Les ancêtres de Caligula dans la littérature occidentale
- Chapitre troisième : Caligula, le texte
- Chapitre quatrième : Caligula dans l'œuvre de Camus

[Sophie Bastien est professeure au département d'études françaises du Collège militaire royal du Canada. Elle a également enseigné à l'Université Trent et à l'Université de Montréal, où elle a obtenu son doctorat. Ses travaux de recherche en cours se concentrent sur deux axes de la littérature du XX^e siècle: le théâtre et le surréalisme, encore qu'elle touche aussi aux études québécoises. Ses articles paraissent dans des périodiques tels *French Studies* et la Série Albert Camus de la *Revue des Lettres modernes*, et portent essentiellement, jusqu'ici, sur le théâtre camusien.

info@rodopi.nl

- **Un ouvrage de François CHAVANES, *Albert Camus, tel qu'en lui-même*, Blida, Éditions du Tell, Collection « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », 2006, 159 p.**

Les éditions du Tell (Blida, Algérie) ont eu l'heureuse initiative de rééditer cet ouvrage de présentation rédigé à l'intention du public algérien. François Chavanes, de nationalité algérienne, fréquente depuis de très nombreuses années l'œuvre de Camus. Ses premiers articles datent de 1958 et une lettre d'Albert Camus du 27 février 1959 (reproduite dans le livre) indique même que les « considérations développées [l']ont aidé à mieux réfléchir sur un certain nombre de points. » (p.10). En fin de volume des indications bibliographiques récapitulent les autres travaux de F. Chavanes à propos de Camus.

Dans un langage simple et clair, F. Chavanes, se pliant aux règles de la collection, aborde tour à tour les éléments biographiques de la vie de Camus, et donne en contrepoint une rapide présentation très structurée des principales oeuvres. Il retient ensuite trois thèmes qu'il développe un peu plus longuement en les étayant sur des textes : l'Algérie, le rapport à la religion et la recherche d'une conduite qu'il résume ainsi : « garder vivant, en soi, le cri de l'indignation et s'engager pour la défense des victimes dont on se veut solidaire. Ce qui exige une lutte incessante contre ses propres faiblesses et un libre dialogue avec ceux qui ont des opinions différentes. » (p.93).

Un choix de textes extraits de *Noces* au *Premier homme* vient compléter et étayer l'analyse thématique et surtout présenter les différents styles de l'auteur : narratif, lyrique, didactique. Ces styles font l'objet ensuite d'un chapitre d'analyse. Enfin, dix grands témoins (de Sartre à des écrivains algériens contemporains) sont convoqués, qui permettent tout à la fois de situer la grandeur de l'écrivain et les réticences qu'il a pu susciter. On retiendra plus particulièrement, parce que moins connu, l'hommage du Cardinal Duval, archevêque d'Alger après l'indépendance : « j'ai admiré le sens extrêmement aiguisé qu'il avait du respect de l'homme. L'estime qu'il a bien voulu avoir pour moi a été un grand encouragement. » (p.145).

Quand textes et études critiques vous submergent, disposer d'un tel outil, d'une telle synthèse, permet de revenir immédiatement et sans concession à l'essentiel.

Guy BASSET
Tipasa, 25 avril 2006

- **Des articles**

- Jeanyves GUÉRIN, « Camus : la mémoire de la résistance », in François Marcot, *Dictionnaire historique de la Résistance*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2006, p. 998-999.
- Nina SJURSEN, « Albert Camus ... écrire en images », dans *Figura*, Unipub forlag, Oslo, 2004, 8 p.
- , « Faits divers, faits historiques dans l'univers fictionnel d'Albert Camus », dans *Romansk Forum*, n° 20, 2005, Klassisk og romansk institutt, Universitetet i, Oslo, 10 p.
- « Universalialia », supplément à l'*Encyclopedia Universalis*, donne, dans sa livraison 2005, une notice sur Jacqueline Lévi-Valensi et une sur Edmond Charlot.

- **Un débat**

Le 15 janvier 2006, le docteur Alain BALDO, vice-président de l'Association Émir Abdelkader, répondait aux propos de Jacques Attali dans *Le Nouvel Observateur* n° 2148, qui opposait l'attitude de François Mitterrand et celle de Sartre et de Camus en 1943, accusant ces derniers de ne pas avoir combattu. Alain Baldo rappelle les textes de Camus contre le fascisme et son engagement, en particulier à *Combat* clandestin. Il retourne le parallèle, soulignant que Camus n'a jamais « mangé à la table de René Bousquet » et que, pendant les événements en Algérie « il a agi avec succès pour sauver la vie de nombreuses personnes promises à l'exécution », tandis que F. Mitterrand ne faisait rien. Il doute que ce dernier eût adhéré à ce que Camus écrivait dans

Combat en 1944 : « Nous qui nous battons aujourd'hui voulons commander demain non pour le pouvoir mais pour la justice, non pour la politique mais pour la morale. »

→ Conférences

- Le 4 mai 2006, Pierre-Louis REY a donné, dans le grand auditorium de la BNF, une conférence intitulée « Albert Camus et l'esprit de sérieux », qui a été suivie d'une table ronde à laquelle participaient Jean Daniel, Jeanyves Guérin et Denis Salas.
- Le 28 mars 2006, invitée par le Département d'Études françaises de l'Université Queen (à Kingston, Canada), Sophie Bastien a prononcé une conférence intitulée « Sartre débiteur, Camus créancier ».
- Le 11 mai 2006, à l'UCO d'Angers, à la suite d'un spectacle à partir de choix de textes de Camus, intitulé « Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur », et présenté par les étudiants du département de Lettres modernes, Agnès SPIQUEL a proposé une causerie-débat sur l'actualité de Camus.

→ Actualité théâtrale camusienne

- *Caligula*, adaptation de Charles Berling au Théâtre de l'Atelier
« [...] Caligula dit avoir fait une découverte : “*Les hommes meurent, et ils ne sont pas heureux.*” Quel pouvait être l'effet de ce lieu commun sur les spectateurs de la pièce, en 1945 ? C'est juste la fin de la guerre, Yalta, Postdam, Hiroshima, l'ONU, le retour des déportés, Auschwitz dans toutes les têtes... La tristesse d'un Caligula est alors peu de chose. Mais Camus se fait écouter ? La pièce est faite de brefs échanges entre l'empereur et son entourage : “*Je vis, je tue, j'exerce le pouvoir délirant du destructeur, auprès de quoi celui de constructeur paraît une singerie.*” Il a des mots définitifs : “*Quand je ne tue pas, je me sens seul.*” [...] Quand il va mourir poignardé, c'est un suicide par intérim. C'est le plus original, le plus fort, de cette œuvre de Camus.

Charles Berling reprend *Caligula*, il la met en scène et la joue. Il maîtrise clairement la démente de l'empereur, il joue “à fleur de nerfs” sans perdre l'esprit tout à fait. Il exprime une énergie forte. Il n'essaie pas d'éclairer le pouvoir insensé du tyran, tous ces gardes à ses ordres, tous ces meurtres avant qu'advienne la conjuration. Car l'histoire des dictateurs fous est la même, chaque fois. Et la mise en scène de Berling s'emploie calmement, à arbitrer tous ces tête-à-tête surnois ou brutaux.

Remarquable décor, non figuratif, de Christian Fenouillat, fidèle aux vœux de Camus : “*Décor : il n'a pas d'importance. Tout est permis, sauf le genre romain.*” [...] L'interprétation est parfaite, claire, sans manières. » (Michel Cournot, *Le Monde* du 10 février 2006)

→ Contributions sur le web

- **Quelques liens proposés par Philippe Beauchemin**
 - pour comprendre le contexte littéraire français de *L'Étranger*, Benoît Denis, « Roquentin et les types sans importance sociale » (*Études françaises*, 33, 3)
<http://www.erudit.org/revue/etudfr/1997/v33/n3/036084ar.pdf>
 - Agone 10, « Benjamin Fondane le révolté », Salazar Ferrer (p. 35-63)
http://atheles.org/lyber_pdf/lyber_397.pdf
 - sur la justice chez Brecht et Camus, Antoni Blanch, « Longing for a greater justice. Two wit-

nesses : Bertolt Brecht and Albert Camus »

<http://www.fespinal.com/espinal/lilib/en120.pdf>

- Pierre Michel (Société Octave Mirbeau) de l'Université d'Angers, « Albert Camus et Octave Mirbeau » (68 p.)

<http://membres.lycos.fr/octavemirbeau/darticles/PM-OM%20et%20Camus2.pdf>

- sur *Requiem pour une nonne*

<http://www.canalcast.com/v1/wents/users/13119/docs/Dossier%20pedagogique%20Requiem%20pour%20une%20nonne.pdf>

- le texte complet de la Préface de Camus au livre de Rosmer, dont il est brièvement question dans l'article de Mme Bartfeld sur les articles de Camus dans *La Révolution Proletarienne* (voir *Albert Camus : l'exigence morale*)

<http://www.marxists.org/francais/rosmer/works/msl/msl00a.htm>

- un court article de *L'Arche* (mensuel juif) sur Milosz, dont il est question dans l'article de Mme Sändig (voir *Albert Camus : l'exigence morale*)

http://www.col.fr/arche/article.php3?id_article=218

- la communication de Karima Ouadia au 6e Colloque de Poitiers sur Camus et les femmes, « Les femmes et la féminité dans le théâtre d'Albert Camus » (communication exclue de la publication)

http://www.manuscrit.com/telechargement/ACamusetlesfemmes_Ouadia.pdf

• **Glaner sur le web (par Hélène Rufat – qui inaugure sa prise en charge de cette rubrique)**

Le Web Camus, créé par Georges Bénicourt (notre actuel trésorier), et le forum de discussion, animé par Philippe Beauchemin, sont sans aucun doute des outils informatiques à consulter, appelés à devenir de plus en plus indispensables pour tous les camusiens.

En particulier, le forum de discussion est extrêmement riche en informations diverses, et tout à fait comparable à un moteur de recherche camusien, actualisé en permanence! Si, comme il le prétend, Philippe Beauchemin est un allumeur de réverbères, j'ai pu voir que plus d'un Petit Prince lui rendait visite et qu'il allume les réverbères de plus d'une planète.

Pour preuve, la sélection suivante (mais allez donc voir vous-mêmes! Faites: <http://webcamus.free.fr/index.html> - puis cliquez sur "Forum de discussion").

- En premier lieu un avertissement, renouvelé régulièrement:

Vous trouverez ici un certain nombre de liens Internet, quelques réflexions personnelles, des tentatives de réponse à des questions.

Rien n'a été ici écrit à la glorification de Camus. Aucune pétition ne circule non plus ici visant à le faire nommer bienheureux ou même saint. Aucun miracle, ni changement notable de la politique mondiale, soumise à d'autres facteurs, lui a encore été attribué.

L'écrivain, le journaliste, l'homme de théâtre ou le «philosophe» vous ouvrent quand même la porte à des réflexions multiples. C'est ce à quoi vous êtes conviés.

- Ensuite de nombreuses références camusiennes sur internet, plus ou moins récentes:

- Pour L'histoire D'une Amitié : Max Aub - Emmanuel Roblès
Ignacio Soldevila Durante, Professeur émérite, Université Laval, Québec

<http://www.uv.es/entresiglos/max/pdf/soldevila.pdf>
 ➤ Dialogos, revue des Départements de langues étrangères (Roumanie), No 3, 2001.
 Mariana PERISANU: "Existence aliénée et structures formelles chez Pirandello , Svevo et Camus"
http://www.biblioteca.ase.ro/eresurse/reviste/resurse_date.asp?id=9

➤ TROTTIER, Yves et Marc IMBEAULT, Limites de la violence. Lecture d'Albert Camus, Sainte-Foy(Québec), Presse de l'Université Laval (coll. "Lectures"), 2006, 160 p.
 ISBN: 2-7637-8317-1
<http://www.fabula.org/actualites/article13501.php>

➤ L'impossible trêve civile - Alger, janvier 1956 : Camus expose son projet de trêve civile. Un appel à l'intelligence des hommes.

http://perso.wanadoo.fr/bernard.venis/Alger/portraits/pages_liees/0181_camus_impossible_treuve_pn62.htm

Le dernier article avant la démission de Camus de *L'Express* fut effectivement un article sur Mozart. Et il explique pourquoi...

Remerciement à Mozart

(extrait de sa dernière chronique dans L'Express, le 2 février 1956)

«Il y a deux cents ans, Mozart... Eh quoi! Mozart au milieu de l'histoire la plus folle et la plus pressante. Mozart devant l'Algérie de la haine, la France de la démission? Justement! Quand le monde fléchit autour de soi, quand les structures d'une civilisation vacillent, il est bon de revenir sur ce qui, dans l'Histoire, ne fléchit pas, mais au contraire redresse le courage, rassemble les séparés, pacifie sans meurtrir. Il est bon de rappeler que le génie de la création est, lui aussi, à l'œuvre, dans une histoire vouée à la destruction.»

➤ Une exégèse de l'acte II des *Justes* de Camus, de N. Lygeros
<http://www.lygeros.org/0175-exegese.html>

➤ Etienne Barilier, professeur associé de littérature française à l'UNIL, et Jérôme Meizoz, maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des lettres de l'UNIL.

http://www2.unil.ch/spul/allez_savoir/as32/pages/pdf/interwiev.pdf

Etienne Barilier a aussi écrit sur Camus.

➤ Albert Camus et les libertaires.

Version html: <http://www.groupejoyeux.org/html/Joyeux8-RC210.htm>

Version pdf(38 pages): <ftp://ftp2.groupejoyeux.org/groupejo/Joyeux8-RC210.pdf>

Note: La majorité de ces articles sur Camus ou par Camus ont déjà été donnés.

Ils ont ici été rassemblés pour en faciliter la consultation.

➤ Référence (bibliographique) intéressante: <http://webcamus.free.fr/articles.html>

➤ Le Bulletin de janvier de la Société des Études Camusiennes est maintenant en ligne à:
<http://www.clas.ufl.edu/users/gaycros/CamusInfo.htm>

➤ Dossier pédagogique complet de l'adaptation de Requiem pour une Nonne de Faulkner par Albert Camus, réalisé par Elsa Imbert, Dorothée Burillon et Soizic le Lasseur, Athénée Théâtre Louis-Jouvet:

<http://www.canalcast.com/v1/wents/users/13119/docs/Dossier%20pedagogique%20Requiem%20pour%20une%20nonne.pdf>

➤ Tiens, il y a aussi sur manuscrit.com un texte de présentation, un entretien avec Mme Agnès

Spiquel.

http://www.manuscrit.com/Edito/Auteur/Pages/Avrilcolloque_Spiquel.asp

➤ Le texte complet de la préface de Camus(1953) au livre d'Alfred Rosmer , Moscou sous Lé-nine, apparaît sur Internet à:

<http://www.marxists.org/francais/rosmer/works/msl/msl00a.htm>

➤ Lien, texte court sur Czeslaw Milosz (de qui vient l'expression « pensée captive » employée par Brigitte Sändig dans le titre de son article inclus dans les actes du colloque d'Amiens: «L'immu-nité envers la "pensée captive"»): Czeslaw Milosz par Henri Minczeles - Extrait de *L'Arche* n° 559, octobre 2004

Numéro spécimen sur demande à info@arche-mag.com

Reproduction autorisée sur internet avec les mentions ci-dessus

http://www.col.fr/arche/article.php3?id_article=218

➤ "Sur les pas d'Albert Camus à Lourmarin"- Promenade décrite sur le site suivant:

http://195.13.58.112/genesites/Sites/Page.php?login=lourmarin1&Page=Visite_Camus&Re-quete=

➤ Je rappelle périodiquement les huit heures d'émissions sur Camus, qui ont changé un petit peu d'adresse en cours de route, mais qui peuvent toujours être écoutées avec Real Player:

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/dossiers/camus/emissions.php>

➤ Dans la revue *Sigila* n°16 - Anne CHAURAND-TEULAT : *La silhouette de l'Arabe dans l'œuvre de Camus : cet obscur objet d'inquiétude*

<http://www.sigila.msh-paris.fr/ombres.htm>

- Nous avons même droit aux commentaires sur le colloque le plus récent, à savoir celui d'Al-gérie

➤ En particulier, liens aux articles du journal *El Watan*. Même le premier: "Un article d'un humour décapant par Leila Benmansour. Dans El Watan, le 24 avril 2006"

<http://www.elwatan.com/2006-05-04/2006-05-04-41761>

- Nous trouvons aussi des conseils d'achat et des commentaires pour les nouveautés et les rééditions se rapportant à la vie et à l'œuvre d'Albert Camus, et donc des références biblio-graphiques.

➤ Disponibles également, gratuitement en format pdf, sur la base de données Persée. L'Histoire de Caliban , fondée par Jean Daniel et qui avait pour mission la vulgarisation intellec-tuelle ...et de produire une alternative au Sélection du Reader's Digest, déjà en France quelques an-nées seulement après la guerre(incroyable!) et qui n'offrait que peu de chose en matière de culture:

« CALIBAN », UNE REVUE DE VULGARISATION INTELLECTUELLE ?

Corinne Renou

Vingtième Siècle. Revue d'histoire Année 1993 Volume 40 Numéro 40 pp. 75-84 (Caliban re-produira en 1947 «Ni victimes, Ni bourreaux")

➤ *Albert Camus: Analyse de sa pensée*. Le livre de Marcel Melançon (parfois cité dans d'autres études), 1976, ne peut plus être trouvé qu'en bibliothèque.

Il se trouve maintenant sur le site <http://classiques.uqac.ca/> avec l'autorisation de l'auteur.

http://classiques.uqac.ca/contemporains/melancon_marcel_j/albert_camus_1976/Albert_Camus_1976.pdf
290 pages format pdf.

Marcel J. Mélançon – Philosophe, professeur chercheur en bioéthique à l'Université du Québec à Chicoutimi (1976)

- *Albert Camus dans la postérité de la Méditerranée* - Par José Lenzini
Au commencement était la mer...
http://www.lapenseedemidi.org/revues/revue1/articles/15_camus.pdf
- Extrait sonore de 3 minutes du "Discours de Stockholm" <http://nobelprize.org/literature/lau-reates/1957/camus-speech-f.html>
- Synopsis de L'Existentialisme est un humanisme de Sartre.
http://sfc.education.sn/IMG/pdf/Synopsis_de_L_Exist_est_un_Humanisme_de_Sartre.pdf
- Renvoi au journal *Le Monde*, à propos de la dernière Pléiade:
<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3260,36-768048@51-734663,0.html>

- On rencontre encore toute sorte de questions (qui souvent pourraient ouvrir de (longs) débats) et de réponses... Il existe aussi une section FAQ, destinée surtout aux étudiants cherchant les références "typiques" à l'absurde, l'existentialisme etc. chez Camus:

- Question posée par Ben (le 27/03/2006): De tout ce que j'ai lu, il ne me semble pas que Victor Hugo ait figuré au panthéon camusien. Je m'interroge toujours sur cette parenté entre les Justes et Quatre-vingt treize. Il est très probable que Camus ait lu Hugo comme tout bon amateur de littérature francophone. Faut-il dès lors considérer que Quatre-vingt treize ait été le seul roman que Camus ait vraiment aimé?

- Alfredo Gomez-Muller : Peut-on être sartrien aujourd'hui ?

Le français dans le monde, Juillet-août 2005 - N°340

<http://www.france-mail-forum.de/fmf39/lit/39gomez.htm>

- D'après mes recherches Jacques Monod a publié un article dans *Combat* en 1948, sur l'affaire Lyssenko. Peut-être a-t-il rencontré Camus à cette occasion. Monod était avant tout un chercheur en biologie moléculaire - lettré - qui, à la fin de son livre le plus connu ("Le hasard et la nécessité") explique son souhait d'une nouvelle éthique : l'éthique de la connaissance. Ce souhait d'une éthique humaine, terrestre et réfléchie me semble aller dans le sens de ce que Camus souhaitait, à sa manière.

*"Dans l'éthique de la connaissance, c'est le choix éthique d'une valeur primitive qui fonde la connaissance. Par là elle diffère radicalement des éthiques animistes qui toutes se veulent fondées sur la "connaissance" de lois immanentes, religieuses ou "naturelles", qui s'imposeraient à l'homme. L'éthique de la connaissance ne s'impose pas à l'homme; c'est lui au contraire qui se l'impose en en faisant axiomatiquement la condition d'authenticité de tout discours ou de toute action". - J. Monod, *Le hasard et la nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* (Seuil)*

- 09 avril 2006

"Les hommes préfèrent Camus"

Les romans qui ont le plus compté dans la vie des hommes d'aujourd'hui ont été écrits par des hommes... Pour les femmes, c'est plus mélangé. C'est ce qui ressort d'une grande enquête menée par deux chercheuses de l'Université de Londres et commandée par le Orange Prize for Fiction et par le quotidien *The Guardian*. Entrons dans le détail de ce rapport qui condense les résultats d'interviews réalisées auprès de 500 britanniques de sexe masculin, dont un certain nombre entretiennent des rapports professionnels avec la littérature, un an après que la même équipe ait posé la même question à autant de femmes il y a un an. Résultat : *L'Étranger* (en anglais : *The Outsider*) d'Albert Camus vient en tête suivi de *L'at-trape-cœur* de J.D. Salinger et *d'Abattoir 5* de Kurt Vonnegut Jr. En comparaison, si les femmes citaient les Brontë, George Eliot et Jane Austen, elles le faisaient à égalité avec des

romanciers contemporains.

➤ " Notre tâche d'homme est de trouver les quelques formules qui apaiseront l'angoisse infinie des âmes libres. Nous avons à recoudre ce qui est déchiré, à rendre la justice imaginable dans un monde si évidemment injuste, le bonheur significatif pour de peuples empoisonnés par le malheur du siècle. Naturellement c'est une tâche surhumaine. Mais on appelle surhumaines, les tâches que les hommes mettent longtemps à accomplir, voilà tout"
Salim smail .Kabylie.

Pour commander les ouvrages

Éditions Le Manuscrit - Département Université
www.manuscrit-universite.com
Collection « L'Esprit des lettres »

Publication des actes du colloque d'Amiens, novembre 2005

Albert Camus : l'exigence morale

Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

Sous la direction d'Agnès Spiquel et d'Alain Schaffner

« C'est le temps de la morale », écrit Camus en août 1944, répétant qu'il ne peut y avoir de politique sans morale. Ses actes, ses paroles, ses oeuvres sont traversés par une exigence qui ne souffre pas d'exception et qu'il tente, pour lui-même, de ne jamais éluder. Les contributions ici rassemblées parcourent quatre voies au coeur de cette exigence morale : « Face au terrorisme », « Le journaliste engagé », « La justice : le juste et l'injuste », « Visages d'une morale ». Elles soulignent cette tension ardente que Jacqueline Lévi-Valensi aimait dans les textes de Camus ; c'est à celle-ci, disparue en 2004, que ce livre est dédié.

260 Pages - 21,90 €
ISBN : 2-7481-7100-4
ISBN 13 : 9782748171006

Les éditions Le Manuscrit publient colloques et travaux de recherche, assurant une diffusion sous format papier et fichier numérique. L'ouvrage est disponible sur les sites des librairies en ligne et, grâce au référencement sur Dilicom, chez les libraires traditionnels.

Si vous souhaitez commander l'ouvrage, rendez-vous sur www.manuscrit.com
Éditions Le Manuscrit. Service commercial. 20, rue des Petits-Champs 75002 Paris
Téléphone : 08 90 71 10 18 — Fax : 01 48 07 50 10
Email : universite@manuscrit.com

Vient de paraître aux Éditions MARSA

dans la collection *Algérie-Littérature-Action* en Février 2006 :

Louis BÉNISTI : Au soleil sans chapeau

Un volume 11,7 x 16,7 124 pages.

En 1972, Louis BÉNISTI après une carrière de sculpteur, de peintre et de professeur de dessin à Alger s'installe à Aix en Provence. Il continue son travail d'artiste et se découvre un goût pour l'écriture. Il transcrit les souvenirs d'une vie dont il sent qu'elle va bientôt s'achever avec le siècle qui l'avait vu naître sur la terre algérienne.

Dans *Au soleil sans chapeau*, cet ami de Camus narre avec une intense émotion et un regard de peintre les souvenirs heureux d'une enfance endeuillée par la mort prématurée du père, dans une villa de rêve , La Dominante, située près d' El Biar.

Jean Pélégri remarqua dans ce récit : « l'intrusion de cet enfant hors du temps et de l'histoire qui intervient sous forme de double et de médium. Chacun de nous a eu lui-même un tel enfant, parfois oublié, parfois renié, mais qui est le seul à connaître et sentir la beauté du monde et la merveille de la vie. ».

✂ -----

BON DE COMMANDE

(*Au soleil sans chapeau* de Louis Bénisti)

à adresser aux Éditions MARSA

103 Boulevard Mac Donald 75019 PARIS

Tel-Fax 0140160623

Avec un chèque de 13 euros à l'ordre de MARSA éditions

NOM

Prénom.....

ADRESSE.....

Tel :

Date et Signature :

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2006
à la
Société des études camusiennes**

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Adresse :

.....
(éventuellement : téléphone, fax et/ou adresse électronique) :

.....

verse par chèque (bancaire / postal) la somme de :

- 10 euros [étudiant]
- 20 euros [adhérent]
- plus de 20 euros [bienfaiteur]

à l'ordre de la Société des études camusiennes, pour l'année 2006, que j'adresse à

Georges Bénicourt – 4 rue Jacques Gabriel 35000 Rennes

Date et signature :